

LETTRE AUX COMMUNAUTES



1943 - 1993
"LA FRANCE,
PAYS DE MISSION ?"

septembre - octobre 1993

162

Prêtres - Ouvriers
Témoignages - Réflexion

Vie de foi en Islam

Au revoir, Bébert !

162 - 1993

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Editorial

Le comité de rédaction p. 1

1943 - 1993

"La France,

Pays de mission ?" ...aujourd'hui ?

Gilles Couvreur p. 3

Eglise - Monde - Mission

Guy Pasquier p. 16

Non au Chômage

Prêtres-ouvriers de Picardie p. 27

Dieu en Exil

La spiritualité des prêtres-ouvriers

Wilbert Van Den Berg p. 37

Le Mystère de Dieu

La foi en Islam

Dominique Lanquetot p. 52

Au revoir, Bébert !

Jean-Marie Ploux p. 65

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Il y a donc cinquante ans, le 12 septembre 1943, deux jeunes prêtres parisiens publiaient aux Editions de l'Abeille un livre au titre provocant: "La France, pays de mission?"

Autant se demander si la France qui prétendait civiliser un vaste empire colonial n'était pas devenue un pays de "sauvages" et si la "Fille aînée de l'Eglise" n'était pas retombée dans le paganisme !

Plusieurs rencontres, émissions de radio ou de télévision et revues ont tenu à marquer cet anniversaire. La Lettre aux Communautés ne pouvait rester indifférente à un événement qui s'est inscrit dans le mouvement même auquel la Mission de France doit son origine et sa raison d'être.

Nous avons demandé à Gilles Couvreur, secrétaire du S.R.I.⁽¹⁾, mais témoin de cette explosion et acteur de l'histoire - en particulier des Prêtres Ouvriers - qui y prit sa source, de relire pour nous ce livre et de marquer les étapes majeures du mouvement dont il marque symboliquement le commencement.

Comme illustration actuelle des intuitions de ce livre, nous proposons ensuite un texte de Guy Pasquier, actuellement prêtre navigant après avoir été de nombreuses années P.O. à Compiègne et Lyon.

Le lecteur trouvera ensuite quelques pages rédigées en 1979 par les

(1) Secrétariat pour les Relations avec l'Islam.

P.O. de Picardie dont faisait partie l'équipe Mission de France de Compiègne. C'est Rémi Crespín, l'un de ces principaux rédacteurs, qui nous l'a communiqué car, traitant du chômage, il n'a, malheureusement, rien perdu de son actualité. Nous le publions aussi parce qu'il montre comment l'enracinement de prêtres dans la vie ordinaire des hommes peut être le terrain d'un regard juste sur leurs conditions de vie et d'une parole prophétique au service de leur humanité.

Enfin, extraites du Mémoire de maîtrise de Wilbert Van Den Berg, nous publions quelques bonnes feuilles qui évoquent le coeur de l'aventure spirituelle à laquelle furent introduits ceux qui franchirent le "mur" qui séparait l'Eglise du monde ouvrier.

L'invitation à franchir une frontière intérieure à la société Française fut aussi un appel à vivre autrement la mission, au delà des frontières de géographie et de culture. Dominique Lanquetot, prêtre en Algérie, a récemment partagé avec les jeunes séminaristes, l'essentiel de son itinéraire spirituel et de sa recherche actuelle. Nous joignons son témoignage à celui des autres tant il est vrai que la vie de la Mission de France à l'intérieur de nos frontières n'aurait pas été et ne serait pas ce qu'elle est sans la présence de certains d'entre nous au delà de l'hexagone.

"Au delà de l'hexagone" cesse de paraître : certains de nos lecteurs étaient abonnés à ce supplément de la Lettre aux Communautés, entièrement confectionné par Albert Grimaux qui était aussi l'artisan principal de la L.A.C. Bébert nous a quittés le 15 août dernier. Nous lui devons beaucoup. A la fin de ce numéro, pour que chacun puisse s'y associer par l'amitié et la prière, nous partageons quelques lignes écrites à l'occasion de son départ.

Enfin, comme cela a été indiqué dans la Lettre d'Information de la Mission de France, le Père André Lacrampe a nommé Jean Toussaint comme nouveau vicaire général à partir du 1^{er} septembre. C'est donc lui qui, avec le Comité de Rédaction, assure désormais la responsabilité de la L.A.C. Ainsi le relais se prend et ce n'est pas sans signification que ce soit fait dans ce numéro consacré aux origines. L'avenir est ouvert ...

Le Comité de Rédaction.

1943 - 1993

“La France, pays de mission”... aujourd’hui ?

Gilles COUVREUR

A 50 ans d'intervalle peut-on réemployer le mot de mission lancé avec tant de fracas par H.GODIN et Y.DANIEL ? On sait les 100.000 exemplaires vendus. On se souvient de la contestation brutale à l'utilisation pour la France du mot mission : il s'agissait des dernières années de Pie XII. D'autres ont jugé cette discussion stérile puisque toute l'Eglise serait Mission. On l'a compris, il n'est

pas possible d'évaluer l'actualité de “La France, pays de mission ?” sans comprendre la vigueur d'une intuition, sans prendre la mesure d'une opposition, et sans analyser les contours d'une confusion. Trois générations sont en cause. Pour ne pas tomber dans l'anachronisme, il faudra garder en mémoire le monde et l'Eglise dans lequel vécurent les auteurs, leurs “fils” et leurs “petits fils”.

VIGUEUR D'UNE INTUITION

A feuilleter avec précaution les pages jaunies de l'exemplaire que m'a transmis ma mère, je ne puis me garder d'un sentiment de révérence respectueuse. Le vocabulaire, lui aussi, porte la marque du temps. A commencer par un langage de conquête : la conquête est le devoir de l'Eglise, une communauté chrétienne se doit d'être conquérante. Le vocable “païen” connote d'abord la non-moralité : “*Des païens qui ignorent le bien et le mal*”. Le prolétaire païen ne tient pas compte

des lois de l'Eglise et n'en éprouve aucune culpabilité. D'ailleurs l'indicateur qui permet d'effectuer une classification, c'est celui de la conduite sexuelle. L'horizon est celui d'un peuple retombé dans le paganisme mais disposé au christianisme.

Ces exemples avertissent clairement le lecteur ; un demi-siècle nous sépare du “Rapport sur la conquête chrétienne dans les milieux prolétaires”, devenu quelques mois

plus tard "La France, pays de mission ?". Mais pourquoi cet écrit est-il devenu une bombe dans l'Eglise de France ? Pourquoi a-t-il été dévoré en une nuit, le lundi de Pâques, par le Cardinal Suhard ? Pourquoi se l'est-on arraché de suite, depuis les responsables d'Action Catholique jusqu'aux séminaristes déportés en Allemagne ? A seize ans, j'étais pris dans cette passion. Le mot mission, qui constitue le fil rouge de l'ouvrage, jouait à l'époque - en pleine occupation allemande - le rôle d'un concept perturbateur, suscitant une effervescence évangélique.

Si je souhaitais conserver en mémoire une page de l'abbé Godin, ce serait celle où l'aumônier jociste de Paris-Nord raconte sa rencontre fortuite - en juin 1940 -, sur les routes de la débâcle, avec un missionnaire de l'Urundi-Ruanda, comme on disait à l'époque. L'un a surtout à l'esprit le quartier typique du Bac d'Asnières à Clichy, l'autre a pour horizon le Congo. *"Vous n'avez pas la moindre idée, vous autres, de ce qu'est une Mission... Vos méthodes, elles sont excellentes, elles ont l'expérience du temps, elles ont été mises au point par des générations de prêtres et de saints prêtres, mais elles ne valent que pour des pays de chrétienté, pour les vieilles chrétientés; elles sont aux antipodes des méthodes missionnaires... Notre tâche, qui nous a été rappelée par le grand pape des Missions, Pie XI, c'est de faire des commu-*

nautés chrétiennes cent pour cent indigènes, incarnées à fond dans le pays, dans le milieu" (p. 109 - 111).

Le mot est lâché. H. Godin le méditera longuement, il le comparera avec passion à son expérience de la JOC. Notons l'importance de l'événement : grâce à cette rencontre avec un missionnaire de l'Urundi et un écho de ce qui se fait à Bobo-Dioulasso, le mot MISSION vient prendre place en force dans le vocabulaire apostolique de l'Hexagone. *"Une mission, c'est le renouvellement du geste du Christ qui s'incarne et qui vient sur la terre pour nous sauver"* (p. 20) ; *"La volonté du Christ : il faut mettre le levain de l'Evangile dans toutes les pâtes humaines"* (p. 22) ; *"Il faut le répéter, le missionnaire est celui qui va établir une chrétienté dans un pays ou dans un milieu qui n'en possède pas encore"* (p. 20).

Dans cette visée, on comprend l'intérêt soutenu des auteurs pour appliquer aux missions urbaines les directives de Pie XI, bien sûr d'une manière analogique : des missions vraiment indigènes, un clergé indigène, des catéchistes indigènes. Et le pape ajoute : *"Il ne faut pas que se faire chrétien ce soit sortir de son milieu; à besoins nouveaux, dispositions nouvelles"* (p. 115). *"Il faut aussi une religion pure, débarrassée de tous les apports humains, parfois forts riches, qui*

incluent une autre civilisation" (p. 112).

Ce n'est pas ici le lieu de répertorier la multitude des initiatives qui virent le jour dans le sillage de "La France, pays de mission ?". Entre autres : Mission de Paris et Mission de France puisent à cette source ; les prêtres-ouvriers y ont leur lieu de naissance.

ENJEUX D'UNE BRUTALE CONTESTATION

On connaît les violentes tempêtes qui marquèrent les dernières années de Pie XII. Le *"levain de l'Evangile mis dans les pâtes humaines"* provoquait des germinations inédites. Et les autorités se préoccupaient de maintenir en ordre une maison qui se lézardait. Dans le contexte de la guerre froide, le Décret du St Office de 1949 visait à préserver les chrétiens de toute sympathie communiste ; les condamnations renouvelées de théologiens jésuites ou dominicains visaient à mettre à l'ombre ceux qui appuyaient les nouvelles démarches missionnaires. Non sans pressions multiples, de patrons ou de politiques, Pie XII - dans la sombre année 1954 - mettait fin aux prêtres ouvriers et le cardinal Pizzardo s'acharnait à mettre un terme à la Mission de France : il craignait qu'elle en rende possible un nouveau départ.

Au coeur de la polémique : le réemploi

Au moins faut-il signaler l'effervescence spirituelle et le bouillonnement évangélique qui traversent des démarches missionnaires. Le mot Mission suscite les enthousiasmes, mais bientôt aussi la contestation, et un pamphlet prendra pour titre : "La France, pays de mission ou de démission ?".

du mot MISSION en des vieilles terres de tradition chrétienne. Dans une lettre qu'il espérait demeurer secrète, le cardinal Pizzardo l'atteste : *"Il est bien difficile de considérer comme totalement déchristianisées des masses d'hommes dont un très grand nombre ont reçu le caractère indélébile du Baptême"* (Lettre du 3 juillet 1959). Dans cette optique, erronée l'expression *"France, pays de mission"*, fallacieuse l'utilisation en France des directives missionnaires de Pie XI, désastreuse la problématique du *"levain jeté dans la pâte"*. A preuve, ce qu'il advient pour ces prêtres : *"Le travail en usine ... expose peu à peu le prêtre à subir l'influence du milieu. Le "prêtre au travail" ne se trouve pas seulement plongé dans une ambiance matérialisée, néfaste pour sa vie spirituelle et souvent dangereuse pour sa chasteté, il est aussi amené comme malgré lui à penser comme ses camarades de travail*

dans le domaine syndical et social et à prendre part à leurs revendications : redoutable engrenage ...” (Eod).

Aux yeux du responsable de ce qui s'appelait alors le tout puissant “Saint Office”, la démarche vraiment catholique consistait à arracher des individus au milieu ouvrier matérialisé, et à ramener dans l'enceinte de l'Eglise la brebis égarée. Il convenait, à ses yeux, d'extirper des initiatives qui conduisaient à des erreurs dogmatiques et à des dérives idéologiques.

Dans ces rudes prises de position, les responsables romains étaient confortés lorsqu'ils jetaient un regard sur ce qui se passait à Gênes. Mission de Paris et groupe des “Capellani del lavoro” (aumôniers d'usines) sont deux initiatives prises en même temps, nous a confessé le Cardinal Siri, archevêque de Gênes ; *“Mais à l'oeuvre de Gênes, nous n'avons pas un Evangile mutilé par la lutte des classes et réinterprété avec l'aide du marxisme”*. Le plan où doit se situer le prêtre est celui de la prière, de la charité et de l'assistance. Les aumôniers instaurent dans les usines des Groupes de prière et des Conférences de St Vincent de Paul : patrons et ouvriers y participent. La formation des Capellani doit être soutenue de façon permanente pour les empêcher de dévier au contact des ouvriers dont l'atmosphère spiri-

tuelle n'est pas bonne. Et le responsable du groupe, Mgr Torrazza, dressait une liste de mots que les aumôniers d'usines n'employaient pas : “classe ouvrière”, “promotion ouvrière”, “revendication ouvrière”, “lutte de classes”, “combat ouvrier”, etc. Manifestement, le sacerdoce est un bien trop précieux pour qu'on risque de le dénaturer en le mêlant au monde.

Dans le cadre de l'organisation ecclésiastique, dans les années 50, il n'y a pas place pour des démarches de mission qui puiseraient leur inspiration dans l'image évangélique du levain. Et ceci se vérifie à un triple niveau :

- En ce qui concerne les règles disciplinaires, il faut se souvenir que plusieurs des premiers PO ne reçurent l'autorisation de s'embaucher en usine qu'à condition d'aller au travail en soutane. Et le cardinal Suhard mena de longues démarches auprès du Saint Office pour que soient allégées les règles du jeûne eucharistique et que les PO puissent célébrer la messe en soirée. Les “franchises missionnaires”, selon l'expression de l'époque, n'étaient pas très hardies !

- De même, on doit dire que - malgré les tentatives d'hommes comme le P. M.D. Chenu - il n'y avait pas de théologie disponible pour rendre compte des démarches de Mission. *“C'est essentiellement pour*

exercer des fonctions sacrées que le prêtre est ordonné : offrir à Dieu le Saint Sacrifice de la messe et la prière publique de l'Eglise, distribuer aux fidèles les sacrements et la Parole de Dieu ... Tout ce qui est incompatible avec (ces fonctions) doit être exclu de la vie du prêtre" (Cal Pizzardo, Eod.). Nombreux furent les vains efforts de théologiens pour justifier le ministère des prêtres ouvriers dans le cadre de la théologie tridentine : le P. Bouesse avant la condamnation, le P. Labourdette pour soutenir les efforts de la Mission ouvrière. Les uns et les autres se heurtèrent à une évidence pour la théologie reçue : ce sont des prêtres qui ont troqué la soutane pour le bleu de travail, le ministère pour la militance.

- Car l'architecture de la maison Eglise - "société parfaite" - est fermement plantée. Armés d'une doctrine sociale pour résoudre les problèmes de société, ses apôtres ont à transmettre un catéchisme bien établi au concile de Trente. Dans un cadre de référence de ce type il n'y a pas place pour le paradigme de la mission dont se réclamaient les héritiers de Godin. Il s'agissait de se situer

dans une démarche déductive : une vérité divine à transmettre aux gens. Et quelques théologiens allaient jusqu'à prétendre que Vatican I était, dans l'histoire de l'Eglise, le dernier des Conciles. Avec l'infailibilité pontificale, l'Eglise était bien pourvue pour répondre aux questions nouvelles qu'elle rencontrerait. Quarante ans après, l'illusion évoque celle de musulmans prétendant que les "Portes de l'Ijtihad sont définitivement closes" (Ijtihad = interprétation).

Mise à distance du monde, clôtures renouvelées, enfermement de l'Evangile, ces pratiques ne pouvaient durer qu'un temps, tant désastreuses sont les conséquences lorsque l'Eglise et les hommes demeurent sans relation. A partir de l'Inde, R. Panikkar le dit vigoureusement : *"Il est indispensable de refuser les contraceptifs si l'on désire avoir un enfant ... Or, (l'Eglise) a toujours eu peur, jusqu'ici, de cet enfant et donc, toujours, a utilisé des contraceptifs. On voulait être sûr, sans inquiétude. Le grand défi que je lancerais au christianisme, c'est qu'il ait un enfant avec l'hindouisme"*.

DU LEVAIN ENFOUI JUSQU'AUX EXPLOSIONS CONCILIAIRES

Le tourment apostolique, la hantise d'un monde moderne à évangéliser restaient cependant discrètement présents au sein de

la Curie. En août 1954, Mgr Montini préfaçait ainsi l'ouvrage de Mgr Veuillot sur le sacerdoce ; évoquant les assemblées dominica-

les : *"Le peuple semblait, dans son immense majorité, inexorablement absent. Reviendra-t-il ? Il ne reviendra pas ... C'est au prêtre à se déplacer, non au peuple : inutile que le prêtre sonne la cloche, personne ne l'écoute; il faut qu'il entende les sirènes qui viennent des usines ... c'est à lui de se refaire missionnaire s'il veut que le christianisme demeure et redevienne un ferment vivant de la civilisation. Et le prêtre se mit en mouvement"*.

Le levain a été si profondément enterré, il n'a pourtant que les apparences de la mort. Et un évêque indien du Concile, Mgr d'Souza, n'hésitera pas à dire : *"Il ne peut pas y avoir de repos pour les chrétiens tant que les hommes n'entendent pas l'Evangile. Rappelez-vous ce livre extraordinaire qui nous a réveillés : "La France, pays de mission ?", il a déclenché un mouvement qui, aujourd'hui, arrive au Concile"*.

De fait, en ce domaine comme en d'autres, un grand souffle balaye obstacles et prudenances. *"L'activité missionnaire a pour fin propre l'évangélisation et l'implantation de l'Eglise dans les peuples et les groupes humains dans lesquels elle n'a pas été enracinée"* (Ad Gentes, n°6). Est mise à mort la dichotomie fatale entre territoires de mission et pays dits de tradition chrétienne. La mission est une, diverses sont ses trajectoires. Mais elle concerne à la fois pays et groupe

humains où l'Evangile n'a pas été annoncé. "Populi et Coetus" : l'expression revient cinq fois dans l'énoncé du n° 6 d'Ad Gentes. Il s'agit d'un amendement proposé par un atelier d'évêques français. Pour que nul n'en ignore, l'expression est reprise dans le Décret sur le ministère et la vie des prêtres : *"Dans les pays ou les milieux non chrétiens, c'est par l'annonce de l'Evangile que les hommes sont conduits à la foi"* (Presbyterum ordinis, n° 4).

Les verrous ont sauté, les portes se sont réouvertes. Le levain peut être de nouveau jeté dans la pâte. A commencer par les prêtres ; leur première fonction, *"annoncer l'Evangile de Dieu à tous les hommes"* (Presb.Ord., n° 4) ; de là les tâches diverses qui peuvent leur être confiées *"comme ceux qui se consacrent à une tâche scientifique ou d'enseignement, ceux-là mêmes qui travaillent manuellement et partagent la vie ouvrière ..."* (Presb.Ord., n° 8). L'incise sur le partage de la condition ouvrière est importante : elle est le fruit d'un amendement proposé par le cardinal Liénart et voté malgré une proposition en sens contraire émanant de 368 évêques.

Va pouvoir se déployer - de manière posthume - une démarche initiée dans le sillage de Godin. A partir de 1965, une centaine de prêtres ouvriers sont de nouveau

envoyés par les évêques de France partager la vie de leurs camarades ouvriers. Après mai 1968, la crue se fait plus forte et le nombre des PO dépassera plusieurs centaines. L'onde de choc traverse les limites confessionnelles, et l'on pense aux PO anglicans et à ceux des Etats-Unis. L'onde de choc traverse aussi les frontières, atteignant Chili, Pérou ou Brésil, mais aussi les pays du Maghreb, mais encore l'Extrême Asie (Japon, Corée et même Chine). Aujourd'hui, parmi les centaines de prêtres clandestins contraints au travail dans les pays de l'Est, certains s'interrogent : plutôt que de revenir dans les activités pastorales de la paroisse, n'est-il pas évangélique de rester au travail au milieu d'un peuple qui a droit à l'Evangile ?

Est-il banal que des prêtres soient ainsi plongés dans un "être avec", signalant - sans parole - que la vie quotidienne des pauvres est intéressante aux yeux de Dieu ? Quelques centaines de prêtres dans les circuits de la production, au bas niveau de l'échelle : n'est-ce pas indicatif - au temps des Trente Glorieuses - qu'ils participent aux combats du mouvement ouvrier ? Pas de croissance humaine si elle n'est pas pour l'homme, pour tout homme. "Il faut être là, c'est sûr", disent-ils avec constance. Cette gratuité dans la présence évangélique n'est-elle pas un rappel pour l'Eglise entière que sa Mission commence par un service désinté-

ressé de l'homme ?

On ne s'est attaché - faute de place - qu'au versant sacerdotal de la fermentation évangélique. Bien des démarches silencieuses ou apparemment périphériques prennent sens dans un horizon théologique renouvelé. La vie de l'Eglise en mission étant, selon le mot de M.D. Chenu, le premier lieu théologique de proximité, la théologie missionnaire se développe autour des mots inculturation, libération et dialogue. Qui ne voit que les intuitions natives de "France, pays de mission ?" trouvent là leur âge de maturité ?

Inculturation. S'appuyant sur l'expérience de l'ailleurs, Godin réclamait qu'on annonce l'Evangile dans le langage des ouvriers : *"Le missionnaire ne "francise" pas un Chinois ou un Malgache, il ne l'"européanise" même pas avant de le faire chrétien. Son rôle est de bâtir une Eglise chinoise, une Eglise malgache ... cent pour cent divine, selon l'Evangile du Christ et la doctrine de son Eglise, mais aussi cent pour cent humaine, cent pour cent incarnée dans le pays, dans les coutumes légitimes"* (p. 22).

Les verrous sont débloqués pour que ces intuitions fortes fructifient. Le concile affirme que l'Eglise n'est liée à aucune culture. Il affirme également que l'Evangile peut et doit être annoncé à tout homme sans

aucun préalable idéologique et culturel. Du Zaïre jusqu'aux Indes, est vécu un long temps de rumination ; c'est, selon le mot de Monchanin, le temps de la "patience géologique".. Temps du silence souvent : apprendre à dire la tendresse de Dieu avec les mots de son peuple. Temps de l'inscription de la foi dans l'histoire des hommes.

Libération. "Les pauvres et l'Evangile". Il s'agit des pages 75 à 78 que Godin et Daniel consacrent aux pauvres. Elles paraissent timides en 1993, en 1943 elles ouvraient une voie. Leurs auteurs pouvaient-ils imaginer les déblocages qui allaient s'opérer à Vatican II ? Proclamant que l'Eglise n'est liée à aucun système politique, le concile distingue vigoureusement le souci de l'ordre social et la tâche d'annonce de la Parole. Par contre, il affirme avec force qu'il n'y a pas d'évangélisation qui puisse omettre de proclamer la justice.

La voie est ouverte qu'emprunteront les théologiens de la libération : les pauvres sont les premiers sujets de l'évangélisation : ils ont à réaliser - selon le mot de Guttierrez - une appropriation sociale de l'Evangile. Les pauvres doivent être entendus sans filtre, car "le cri de Dieu, c'est la libération des pauvres" (titre de l'ouvrage d'un théologien coréen). Au plan hexagonal, tant de militants d'ACO ou de JOC, au coude à coude avec les

PO, témoignent par leurs engagements dans le mouvement ouvrier que foi en Dieu et foi en l'homme se développent sur le même terrain. Quelques années plus tard, un intellectuel musulman se plaira à dire à des amis athées : *"Ne nous regardez pas seulement comme des dévots (à Dieu), nous sommes aussi des dévoués (à l'homme)"*.

Dialogue. On l'a noté plus haut, "La France, pays de mission ?" décrit surtout le monde païen avec des termes négatifs. C'est le point sur lequel peut être décelée une insuffisance d'analyse. Une recension contemporaine de "Jeunesse de l'Eglise" l'avait noté : *"Coupés depuis toujours de l'Eglise, les ouvriers modernes possèdent une autre foi. Loin de sentir un manque, ils ont conscience d'une certitude et ils en vivent"* (Cahier 3, 1944). Les conditions particulières de l'Occupation, les contrôles policiers et la vie clandestine des militants expliquent pour une part la myopie des auteurs sur les aspirations à la justice et à la dignité de la classe ouvrière.

L'attention aux hommes de bonne volonté (Jean XXIII), le dialogue avec tous les hommes (Paul VI) allaient fournir à tous ceux et celles qui étaient entrés dans le chemin d'une vie partagée la joie de découvrir le dialogue avec des hommes de convictions autres. On s'entrecroisait dans la vie de travail et dans l'engagement, on se risquait

dans l'écoute, la découverte mutuelle : des

| partages en profondeur.

RE-ECRIRE "LA FRANCE, PAYS DE MISSION ? "

Les auteurs sont morts, H.Godin en 1944, à 37 ans, Y.Daniel en 1986. La génération des témoins de cette époque se raréfie. A l'Assemblée des évêques à Lourdes 1992, on ne comptait qu'un évêque en exercice qui avait participé à toutes les sessions du Concile. Dans ce contexte, Il faut se poser lucidement la question : "La France, pays de mission ?" a-t-il quelque pertinence pour la génération des petits-enfants ? ou s'agit-il de réflexions obsolètes qui ne méritent pas la critique, seulement le sourire ? Le contexte est tellement autre qu'il n'est pas besoin de contester l'ouvrage. On l'a senti, la contestation soft est bien plus radicale que les condamnations romaines.

Avant qu'il ne le range définitivement dans un tiroir, suggérons au lecteur un acte de mémoire autour du point d'interrogation du titre. Quelle signification a-t-il pour les auteurs ? Le contenu de l'ouvrage indique clairement qu'il n'y a pour eux aucune hésitation sur l'affirmation : la France est un pays de mission. Par contre, de bons historiens nous proposent l'interprétation suivante : "Une fois opérée cette prise de conscience, qu'en faire ?". "Quel impact concret le mot mission va-t-il provoquer dans l'Eglise de France ?".

En 1993, il faudrait refaire à nouveaux frais toute l'étude descriptive de l'état religieux et social. Par contre, nous proposons de réfléchir au point d'interrogation qui suit le mot mission. Celle-ci serait-elle d'une urgence renouvelée pour l'Eglise ? On s'en rappelle, le coeur de l'expérience de Godin réside, à mes yeux, à l'intersection du quartier du Bac d'Asnières et de l'Urundi-Ruanda. L'occasion me donne envie de signaler que j'habite en face de l'ex-Bac d'Asnières et que mon co-équipier, prêtre au travail, vient de partir comme infirmier dans une opération humanitaire au Rwanda. Qui songerait à confondre cet état avec une partie de la colonie belge du Congo d'il y a cinquante ans ? Personne ne confondra non plus le Bac d'Asnières de l'époque de Godin avec une partie des Hauts de Seine. Je plaide pourtant pour qu'on ne jette pas le bébé avec l'eau du bain. La rencontre de l'ici et de l'ailleurs n'a pas perdu ni fulgurante actualité, ni capacité explicative.

Tout a changé, mais ...

Le paysage religieux s'est tellement transformé que bien des expressions de l'époque sont totalement dépassées. Qu'on songe au "mur séparant l'Eglise de la masse". Ce

mur qui hantait encore le cardinal Suhard au soir de sa vie. Qui pourrait réemployer ce vocabulaire après l'effondrement du mur de Berlin et la soi-disant disparition des idéologies ? Un épisode illustre bien le changement d'époque. Coïncidence : à Vénissieux, deux prêtres ouvriers ont été embauchés, à vingt-cinq ans d'intervalle, dans deux usines situées en vis-à-vis : le premier, aux lendemains de la libération, a vite été flanqué d'un militant chargé de surveiller cet envoyé des évêques; le second n'a eu l'occasion de dire qu'il était prêtre à son plus proche compagnon qu'après plusieurs années. Réaction : "Boff !". Qui ne comprend que si le mur s'est effondré, l'état d'insignifiance de la foi qui lui a succédé signale une distance bien plus radicale ? Une réflexion barbouillée sur un pont de Lyon donne à penser : "Marx est mort, Jésus est mort, mais moi je ne me sens pas très bien". En cette nouvelle étape de la sécularisation, tout a changé, non pas la distance avec l'Eglise. Ce serait une illusion de penser le contraire.

Toute la réflexion de 1943 avait pour visée "les milieux prolétaires". Mais la classe ouvrière a-t-elle encore une existence en 1993 ? La réflexion récente d'un groupe a manifesté avec force à la fois que la "condition ouvrière" perdurait sous des formes tout autre que pendant les Trente Glorieuses et que les formes de l'exclusion sociale attei-

gnaient de nouveaux espaces (cf LAC 151 : "La classe ouvrière, sa signification dans la société française"). Autrement qu'à l'époque de Godin, la classe ouvrière - travailleurs et frustrés d'emploi - reste un lieu décisif pour l'Évangile.

Le monde a changé, l'Eglise aussi. A commencer par l'affirmation : la nature de l'Eglise est d'être missionnaire. Les vigoureuses remises sur pieds de l'Eglise et de sa vocation viennent même atteindre le Droit Canon. *"Puisque toute l'Eglise est missionnaire, la tâche de l'évangélisation est l'office fondamental du peuple de Dieu"* (Canon 781). Les textes sont limpides. Certains en ont conclu trop hâtivement que l'Eglise locale, comprise comme la petite communauté locale, voire paroissiale, devenait responsable des initiatives de mission. Supposés bien présents dans le monde, les membres de la communauté locale rendaient inutiles d'autres démarches de mission. Sur l'optimisme des textes vient buter souvent la réalité. Ici, l'on peut penser aux banlieues urbaines, surtout celles où une cinquantaine de nationalités sont présentes, celles où la pauvreté extrême, l'exclusion et le chômage sévissent avec vigueur. Elles sont devenues l'espace type qui appelle la Mission. Davantage encore lorsque c'est un habitat qu'ont quitté tous ceux qui en avaient la possibilité. Quels Français, quels chrétiens demeurent

aujourd'hui dans ces grands ensembles ? Souvent la petite communauté paroissiale n'est composée que de membres habitants dans une zone pavillonnaire voisine.

Dans de telles situations, qui ne sont pas rares aujourd'hui, ces lignes d'H. Godin - par delà leur caractère vieillot - n'ont-elles pas une étonnante pertinence ? *"Le vrai missionnaire va construire une église, il ne va pas agrandir la communauté chrétienne à*

laquelle il appartient; il ne va pas lui créer une succursale ... Le vrai missionnaire va présenter la bonne nouvelle du Christ aux âmes ... éclairées ... par le Saint-Esprit et il va aider et admirer une nouvelle incarnation de la vérité dans une nouvelle communauté humaine" (p. 23). Le débat n'est pas clos entre les stratégies de l'extension et celle du levain dans la pâte. N'est-il pas utile de lever les confusions et les illusions que peut susciter l'affirmation que "tout est mission" ?

URGENCE ACCRUE DES DEMARCHES DE MISSION

Pour sa part, Jean-Paul II s'y est évertué dans l'encyclique "Redemptoris Missio" : *"Avant même le Concile, on disait de certaines grandes villes ou de terres chrétiennes qu'elles étaient devenues "pays de mission" (allusion à l'ouvrage qui nous occupe) et la situation ne s'est pas améliorée dans les années qui ont suivi"* (n°32). *"Les frontières de la charge pastorale des fidèles, de la nouvelle évangélisation et de l'activité missionnaire spécifique ne sont pas nettement définissables, et on ne saurait créer entre elles des barrières ou une compartimentation rigide .. L'activité missionnaire spécifique s'adresse aux peuples et aux groupes humains qui ne croient pas encore au Christ"* (n°34).

A l'évidence, les démarches de mis-

sion ne sont ni désuètes ni inutiles. Du moins faut-il en risquer une nouvelle compréhension et en comprendre l'urgence de manière renouvelée.

Pour une nouvelle compréhension de la mission. C'est avec un langage négatif qu'était décrit le païen à l'époque de Godin. Absence de moralité, non pratiquant, non croyant, déchristianisé, athée. Même si un amour passionné des masses était un puissant correctif, se profilait le langage privatif des théologiens de l'école Billot. Pour eux, celui qui ne croyait pas en Dieu demeurait un sous-homme, incapable d'accéder moralement à l'âge adulte. Les longs compagnonnages nous ont appris que nous ne rencontrions pas d'abord des hommes

vides mais qu'ils étaient d'ailleurs. Des frères et des soeurs de religions autres, de convictions autres. Ici, on ne saurait minimiser la révolution copernicienne qu'a provoqué la déclaration conciliaire sur la Liberté religieuse.

A l'âge de l'altérité reconnue du non-chrétien, la mission serait-elle devenue inutile ? Non, à condition d'être repensée dans l'horizon de la rencontre de l'autre. Dès lors, la dimension dialogale devient la structure de toute démarche missionnaire. Ce qui conduit à mettre en avant une gratuité fondamentale des pratiques missionnaires. Comme le dit avec vigueur un jeune intellectuel musulman, *"chrétiens et musulmans, nous sommes affrontés au même défi. Nous nous renierions nous-mêmes si nous ne témoignions pas de Dieu. Les uns et les autres, nous avons à témoigner de Dieu, sans tomber dans le prosélytisme"*.

On passe de la conquête au dialogue; on en vient à un respect infini de la quête de l'autre. L'heure de la mission n'est pas celle des stratégies humaines, c'est l'heure de Dieu, celle dont la maîtrise n'est pas entre les mains de l'homme. Le propos peut paraître intemporel; il est en réalité au centre des interrogations pastorales de l'Eglise qui est en France : un prêtre souhaite partir au Maghreb, comme Fidei Donum, ne vaut-il pas mieux l'orienter vers l'Afrique Noire où

son ministère sera utile à l'Eglise ? Dans la pénurie des prêtres et des agents pastoraux, n'est-il pas plus rentable d'orienter vers d'autres services d'Eglise ceux qui rament dans les aumôneries de LEP, là où les jeunes sont massivement peu chrétiens et ne paraissent pas susceptibles de se convertir ?

Le débat est aigu, mais l'enjeu est clair. Quelle attitude d'Eglise devant des continents spirituels où la mission paraît impossible ? Dans le rapport avec des gens de la non-foi, ou des gens d'autre foi, il se joue quelque chose d'essentiel à l'Eglise. A douter de l'utilité de sa présence parmi les hommes autres qu'elle, l'Eglise doit se garder d'être en décalage avec la géographie de l'Esprit Saint. Sous l'impulsion du souffle de Dieu, l'Eglise en mission découvre en l'homme des traces du Verbe. Prenant racine parmi les hommes, elle apprend à nouveaux frais à nommer Jésus et son Père dans l'histoire des peuples ou des groupes humains. Si elle sait patiemment et gratuitement attendre l'heure de Dieu, elle peut - émerveillée - découvrir des hommes séduits par l'Evangile dont elle témoigne.

Une urgence renouvelée des démarches de mission à l'âge des Eglises locales. L'Eglise étant dans le monde et ses membres étant partie prenante du monde dans lequel ils vivent, les démarches de

mission seraient désuètes. On a signalé les illusions auxquelles peut conduire ce raisonnement. Reste actuel l'avertissement de Godin : *"N'est-ce pas tout l'apostolat populaire qui reste barré ... par le problème d'un milieu paroissial, d'une chrétienté séparée radicalement du milieu païen où elle devrait normalement agir ?"* L'avertissement concerne les laïcs, les prêtres aussi : car les prêtres, par leur présence au monde, attestent ce qu'engage pour l'Eglise la rencontre de l' "Autre" : son mystère même qui l'oblige à se risquer dans la rencontre des hommes d'autres convictions et religions. Précisons :

- une Eglise locale s'étiolle, se défigure et se nie dans sa catholicité si elle ne partage pas la vie des peuples, des groupes culturels qui l'environnent. L'énoncé de ce manque nous vient de Chine : *"Il manque quelque chose à la joie du Christ quand un continent d'un milliard d'hommes a si peu la possibilité de célébrer dans sa culture la tendresse du Père"*. Les démarches d'inculturation sont nécessitées par l'être même de l'Eglise.

- comment une Eglise pourrait-elle témoigner de la "force subversive de l'Evangile" si une part notable d'elle-même

ne partage pas la vie des pauvres et ne lutte pas avec eux contre les exclusions et les aliénations dont ils sont victimes ? Egalement, si les pauvres ne prennent pas la parole dans l'Eglise. Confirmation est donnée dans ce texte d'un théologien argentin : *"L'Eglise qui n'est pas l'Eglise des pauvres met en sérieux péril son caractère ecclésial... Dans la situation actuelle des Eglises, l'Eglise ne se reconnaît pas elle-même dans les pauvres. Il est possible qu'elle reconnaisse les pauvres comme une partie très importante du monde; mais l'Eglise ne peut pas se reconnaître elle-même dans les pauvres, et les pauvres ne peuvent pas reconnaître le Christ dans l'Eglise. Mais cette situation est un état d'identité perdue ... une situation dans laquelle l'Eglise n'est plus entièrement l'Eglise !" (J.Miguez-Bonino).*

Dans un monde devenu autre, n'est pas amoindrie l'urgence de mettre le levain de toutes les pâtes humaines. Il y va de la crédibilité de l'Eglise qui évite parfois cette audace en cédant à la myopie de se croire toute missionnaire.

Eglise - Monde - Mission

Guy PASQUIER

Guy PASQUIER a été ordonné prêtre en 1977, alors qu'il était dans une équipe de prêtres ouvriers à Compiègne. De 1982 à 1991, il est à Lyon et travaille dans l'entreprise « Chimiotecnica ». Actuellement, ayant rejoint une équipe de la Mission de la Mer au Havre, il navigue...

HISTOIRE

Pour bien comprendre ce qui suit, il est nécessaire de rappeler quelques points de repère de l'histoire et de mon histoire.

Né en 1947, je fais partie des classes d'âges nombreuses de l'immédiat après-guerre, où il s'agissait de reconstruire la France. Ma famille est paysanne, très nombreuse, installée dans le Nord-Ouest, les Deux-Sèvres, en remontant très loin dans le temps : terre de tradition, haut-lieu de la révolte vendéenne après la Révolution, où le catholicisme est aujourd'hui encore très implanté et très vivant. Je n'ai pu faire des études qu'en raison de mon désir exprimé d'être prêtre. Mes autres frères étaient paysans ou ouvriers. L'exode rural avait commencé, et l'industrie avait besoin de main-d'œuvre.

Ma détermination actuelle date de 1968. Je me trouvais en deuxième année de premier cycle à Issy-les-Moulineaux. J'ai suivi de très près les événements de Mai. Au séminaire, les cours ont été arrêtés pendant un mois ; c'était un forum permanent pour comprendre ce qui se passait, avec les pères du séminaire, avec des syndicalistes, des étudiants, des personnalités (Maurice Clavel !). On essayait de voir les répercussions sur l'Eglise, sur la façon d'être prêtre, bien loin de la vie des hommes. L'idée de travailler, pour être comme tout le monde, est née à ce moment-là. Ce que j'ai découvert très fort également, ce sont les syndicats ouvriers, les grandes grèves, les occupations d'usine, le mouvement ouvrier avec

ses organisations syndicales et politiques (du très puissant PCF avec la CGT en position dominante, l'émergence de la CFDT avec l'autogestion, et les groupuscules gauchistes très agissants).

Après le service militaire, je suis allé faire un stage en usine, chez Heuliez, à Cerizay : grosse entreprise de ma région en carrosserie et sous-traitance automobile. J'ai travaillé dans plusieurs services, et pendant quelques mois en atelier comme O.S. ; j'ai été marqué à vie, malgré la fatigue et les longs horaires, par la camaraderie, les discussions ; j'ai approché de très près des syndicalistes (CFDT). La conjonction travail et classe ouvrière s'est effectuée là pour moi.

J'ai continué mon chemin vers le ministère quand je revenais sur mon lieu de stage, à Châtellerault, ville ouvrière au nord de Poitiers. Je retrouvais plusieurs prêtres passés au travail dans le bâtiment, chez Hutchinson et dans la mécanique. Moi-même, je travaillais quelques mois chaque année, comme auxiliaire PTT. Le mariage d'un de mes copains m'a fait retarder l'ordination. J'ai fait un stage FPA d'ajusteur-mécanicien, que j'ai beaucoup apprécié : je découvrais un métier, je fis aussi une expérience comme délégué et je m'aperçus que j'avais « du poids ».

A l'issue de ce stage et d'un emploi comme ajusteur-monteur, je décidais de poursuivre ma route vers le ministère presbytéral. Je voulais être P.O. J'étais fortement marqué par ce que je venais de vivre, et de découvrir, dans cette première vraie expérience au cours de laquelle j'avais pris mes premières responsabilités syndicales à la CGT : un monde ouvrier avec ses traditions de lutte, le mouvement syndical, l'analyse marxiste, les grèves pour les salaires ou les conditions de travail..., un monde ouvrier bien constitué, bien charpenté, loin de l'Eglise, opposé à l'Eglise, avec une petite poignée de militants chrétiens, à l'ACO, à la JOC, quelques religieuses au travail ; j'ai vu qu'on ne pouvait pas s'aventurer à la légère, sans contrepartie de liens ecclésiaux et de vie d'équipe. C'est pourquoi j'ai décidé d'entrer à la Mission de France (1975) qui avait réouvert la formation au ministère, et qui appelait.

J'ai été ordonné prêtre en 1977. J'étais en équipe P.O. à Compiègne (Oise). Là, j'ai travaillé dans une entreprise de métallurgie jusqu'en fin 1981. Période dure de restructurations, avec luttes contre des projets de licenciements, de répression syndicale et de chasse aux militants, où je me retrouve en première ligne, parce qu'ayant des responsabilités syndicales importantes (à la CFDT).

Voici un extrait de ma demande d'ordination. C'est je crois, assez significatif d'une époque, avec une approche de type marxiste : *« Depuis plusieurs années, je travaille comme ouvrier, et ce que je vis là comme des millions de travailleurs, c'est l'exploitation capitaliste généralisée, qui se caractérise par une dégradation des conditions de vie et de travail, une augmentation des cadences, des horaires de travail élevés et des salaires de misère ; nous assistons aussi à la dégradation de la situation de l'emploi, à la montée du chômage, à une répression syndicale accrue, à la restructuration sur le dos des travailleurs d'une multitude d'entreprises... Voici ce que vit la classe ouvrière ; c'est une réalité qui dépasse les frontières de notre pays : c'est la réalité de la lutte des classes. Face à cela, luttant pied à pied et jour après jour, il y a l'organisation syndicale qui regroupe les travailleurs pour faire aboutir leurs revendications, et qui témoigne de leur combativité malgré la répression, et de leur volonté d'en finir avec le capitalisme. C'est le lieu où s'éprouve la solidarité de toute une classe, et qui introduit dans une perspective historique : celle du mouvement ouvrier international, et de la lutte pour le socialisme ».*

Depuis 1982, je suis à Lyon. J'ai travaillé jusqu'en octobre 1991 à Chimio-technic, une entreprise qui fait des lessives et détergents. J'ai eu aussi des responsabilités syndicales, mais plus limitées et dans un tout autre contexte. Le niveau d'activité y était satisfaisant ; il n'y a jamais eu de problème d'emploi. Les problèmes rencontrés étaient ceux liés à la flexibilité : « les coups de bourre » obligeaient à augmenter la durée d'utilisation des installations, à faire appel à de la main-d'œuvre temporaire ; ou à l'automatisation des installations, avec « l'inadaptation » de certains travailleurs : sur 200 salariés, 50 % étaient ouvriers, et parmi ceux-ci une très forte proportion d'immigrés maghrébins. Au plan syndical, la direction cherchait à négocier : nous, organisations syndicales, étions considérées comme des interlocuteurs indispensables, malgré notre petit niveau de représentation et notre faible capacité à mobiliser ; une revendication comme l'augmentation plus rapide des bas salaires était entendue.

Maintenant, une nouvelle étape se présente devant moi : le Havre, la Mission de la Mer, prêtre navigant, si c'est possible, dans cette marine marchande gagnée de plus en plus par les pavillons de complaisance : mes nouveaux compagnons d'existence seront peut-être demain des marins de divers pays du Tiers-Monde.

CONVICTIONS

Elles sont sous-jacentes à toute cette histoire.

La première de toutes, celle qui est fondatrice, tient à l'Evangile, à la rencontre de Jésus-Christ, à la fidélité à son Esprit présent dans le monde, au milieu des hommes, particulièrement les pauvres et les petits. Je n'aurai jamais fini de prier, méditer ce **Dieu qui se fait proche de nous**, qui vient à notre rencontre, qui se fait l'un de nous en Jésus de Nazareth : c'est là que s'origine la Mission. Je n'aurai jamais fini de prier et méditer ce **Dieu dont nous sommes l'image et la ressemblance** ; quelle profondeur ineffable : notre dignité est fondée là ! mais quelle responsabilité pour défendre et faire valoir cette dignité humaine.

Jésus-Christ inspire mes choix, notamment **celui de vivre aux côtés des petits**, de ceux qui ne comptent pas dans notre société, de ceux dont on se débarrasse en temps de crise, de ceux qui n'ont pas droit à la parole, de ceux qui passent par pertes et profits lors des restructurations... Jésus-Christ, avec sa promesse de vie : *« Je suis au milieu de vous, et avec vous... »*, quand nous sommes tentés de baisser les bras, de ne plus croire que c'est possible, de tomber dans le pessimisme ambiant.

Les P.O. ont fondé là, sur cette **logique de l'incarnation, et sur ce combat de Dieu pour les pauvres**, leur type de ministère, fait de présence, d'abnégation et de service, et leur style de vie aux côtés des pauvres, fait de parti-pris, de lutte pour la dignité et la justice.

Une autre conviction : **notre monde, notre terre, notre humanité, sont aimés de Dieu. Dieu a pris l'initiative de la rencontre, de la promesse et de l'alliance.** Dieu est quelqu'un de persistant dans son amour, qui ne compte pas et donne sans retour. Aussi, notre monde est traversé par l'amour de Dieu ; l'Espérance est inscrite au cœur de l'homme. Nous avons un avenir et un devenir devant nous, en Dieu. Nous ne sommes pas complètement perdus dans l'univers ni lâchés dans le néant.

Nous, P.O., par la rencontre d'hommes, de femmes, qui ne partagent pas notre Foi, vivent d'une autre foi, ou sont uniquement porteurs de convictions humaines très fortes, **pouvons attester à la fois de la gratuité du don de Dieu et de la liberté de l'homme à se déterminer lui-même à travers de multiples choix.**

Cela m'amène à parler de Vatican II. En effet, le redémarrage des P.O. a pu se faire grâce au Concile, et à son approche renouvelée de l'Eglise, du monde et du ministère. Le commencement de *Gaudium et Spes* donne tout de suite la tonalité : *« les joies, et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout, et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur... »*. Service de l'homme et des hommes pour la réussite du monde, dialogue et rencontre, action pour la justice, avec les hommes de bonne volonté : ce sont là quelques-uns des accents particulièrement retenus par les P.O. pour leur façon d'être présents et actifs en monde ouvrier. Nous parlerons de partage de vie, d'être avec, de communauté de destin, de naturalisation..., autant d'expressions pour traduire cette solidarité, ce parti-pris, cette proximité, voulus par l'Eglise pour rendre l'Evangile possible à un monde loin d'elle.

De même également, la constitution sur l'Eglise lumière des Nations, peuple de Dieu au milieu des hommes, même si elle n'est qu'un petit troupeau, tout entière missionnaire (forte insistance sur le sacerdoce commun comme des baptisés) dans l'annonce du Royaume qui vient, manifeste une ouverture considérable. Dans la foulée, le décret sur le ministère et la vie des prêtres, insistera aussi sur la mission : *« Les prêtres, comme coopérateurs des Evêques, ont donc pour première fonction d'annoncer l'Evangile de Dieu à tous les hommes... »* (n° 4). Et encore : *« Les prêtres, certes, se doivent à tous les hommes ; cependant ils considèrent que les pauvres et les petits leur sont confiés d'une manière spéciale : le Seigneur a montré qu'il avait lui-même partie liée avec eux, et leur évangélisation est donnée comme un signe de l'œuvre messianique »* (n° 6). De telles paroles sont fortes, et serviront de points d'appui pour le redémarrage des P.O., rendu possible comme le souligne le n° 8 : *« Certes, les tâches confiées sont multiples ; il s'agit pourtant d'un ministère sacerdotal unique exercé pour les hommes. C'est pour coopérer à la même œuvre que tous les prêtres sont envoyés, ceux qui assurent un ministère paroissial ou supra-paroissial, comme ceux qui se consacrent à un travail scientifique de recherche ou d'enseignement, ceux-là même qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière - là où, avec l'approbation de l'autorité compétente, le ministère est jugé opportun - comme ceux qui remplissent d'autres tâches apostoliques ou ordonnées à l'apostolat. Finalement, tous visent le même but : contruire le corps du Christ... »*.

De l'ensemble de cette lecture, je retiens les points suivants, comme étant déterminants pour le ministère P.O., et la mission de l'Eglise aujourd'hui : **le champ de l'Eglise, c'est le monde, tout le monde, il ne peut y avoir d'exclus à la Bonne Nouvelle du Salut**, y compris d'un point de vue idéologique ; les petits comme les pauvres sont les destinataires privilégiés de la Bonne Nouvelle du Salut : leur évangélisation est prioritaire ; si, au nom du sacerdoce commun des baptisés, tout chrétien est engagé dans le processus missionnaire, les prêtres comme coopérateurs des évêques ont une responsabilité particulière dans l'annonce de l'Evangile.

Enfin, conviction englobante également, qui traduit ma façon d'être homme dans la société française, c'est mon engagement en monde ouvrier, mon inscription dans le mouvement ouvrier par le biais syndical, à la CFDT. J'ai fait mienne l'analyse marxiste, avec la lutte de classes, comme outil d'analyse du système capitaliste, et pour comprendre les phénomènes sociaux d'exploitation et d'aliénation. Après un court passage à la CGT en 1974, j'ai adhéré ensuite et milité à la CFDT qui correspondait mieux à mes idées : socialisme autogestionnaire et démocratique. Par le biais syndical, je me suis forgé peu à peu une conscience de classe, appris à me soumettre aux faits, à les analyser ; j'ai acquis peu à peu une relative compétence économique : pour pouvoir être capable de critiquer une gestion d'entreprise, il faut en comprendre les rouages ; je crois que rien ne s'acquiert sans lutter, et que les luttes sont nécessaires pour faire grandir la conscience de classe. J'ai cru au rôle moteur de la classe ouvrière et à sa fonction émancipatrice, pour nous dégager du capitalisme.

Ce monde ouvrier est apparu comme un lieu de mission, en raison de la conjonction de deux phénomènes, l'incroyance et la pauvreté. Eglise et monde ouvrier étaient deux mondes opposés, contradictoires : le monde ouvrier s'est constitué contre l'Eglise, qui apparaissant à ce moment-là liée avec les patrons, a construit ses points de repère à partir du marxisme, et des syndicats comme moyens de lutte et outils d'émancipation.

Il n'est effectivement pas possible de se dire du monde ouvrier sans partager le travail, sans être également partie prenante de la lutte pour l'amélioration des conditions de vie et de travail, et sans être solidaire des chômeurs, précaires... En 1954, au moment de la décision de Rome d'interdire les P.O., l'Eglise

a eu peur d'être entraînée trop loin sur le terrain syndical, politique et idéologique (on était en pleine guerre froide !). L'annonce de l'Evangile en monde ouvrier n'est pas possible sans un tel investissement : c'est un passage obligé pour la crédibilité.

DEPLACEMENTS

Je vais essayer de dire maintenant ce qui a bougé : comment je perçois les changements du côté de l'Eglise, pour le monde ouvrier, à partir du point de vue qui est le mien.

— Du côté de l'Eglise

La mesure est prise, me semble-t-il, du phénomène de la sécularisation : l'interprétation et les conséquences donnent lieu à débat. Notre société vit, bouge, agit, réagit, en complète autonomie. Dans une société en recherche permanente de sens, le débat, la délibération, la discussion, sont constants et sans fin : « *L'avenir existe en tant qu'ouvert, indéterminé et indéterminable, moins comme terme d'une ligne ascendante qu'horizon présent et sans cesse fuyant, empêchant l'arrêt sur l'état des savoirs et un ordre social définitif* » (Père Valadier, l'Eglise en procès). Dans une telle société, l'Eglise doit accepter de n'être plus au centre, d'être une voix parmi d'autres, et de n'être plus la voix déterminante : « *Elle a à accepter d'entrer sans réticence dans le débat, y apporter la ressource de ses traditions morales, de sa sagesse séculaire, de son sens de l'homme* ». Le Père Valadier qualifie ce recalage et ce recadrage de l'Eglise de « Kénose historique ».

— Du côté du monde ouvrier

Il y a des bouleversements énormes. A commencer par l'immense fracture causée par le chômage dans le tissu social. Un salarié sur dix est touché. Ce sont les emplois non qualifiés principalement concernés. Le chômage est dû pour une part à la crise économique, mais provient surtout des restructurations et réorganisations des entreprises à l'échelle planétaire, et à l'introduction des nouvelles technologies à base d'électronique et d'informatique. Une nouvelle organisa-

tion du travail est née, nécessitant une main-d'œuvre faite, non plus d'O.S., mais de techniciens et d'ouvriers qualifiés, fondée sur la recherche maximale de productivité et de rentabilité, exigeant flexibilité et adaptabilité. Une autre conséquence pour les travailleurs, liée au chômage, c'est la précarité.

La cohésion du monde ouvrier est menacée. Il y a même une cassure entre les travailleurs, entre ceux qui ont un travail, et ceux qui n'en ont pas ou ont un travail précaire, entre ceux qui sont capables de s'adapter au progrès technique, aux mutations technologiques, et ceux qui n'ont pas la formation suffisante, ni le niveau requis, et dont l'emploi est menacé.

Le syndicalisme est en crise : on assiste à une désaffection croissante (en nombre d'adhérents), même si l'audience demeure, et à une baisse de la militance. Le syndicalisme assurait une cohésion, permettait la solidarité entre les travailleurs ; il est soit obligé de s'adapter à cette nouvelle donne et de devenir plus participatif à la vie de l'entreprise, soit renvoyé à n'être plus qu'une instance critique sans grande prise sur la réalité.

L'horizon utopiste de lendemains meilleurs, d'un monde plus juste, plus égalitaire, où « les derniers seront les premiers », s'est évanoui. Des illusions se sont envolées après les premières années de gouvernement de gauche en France, l'écroulement des régimes communistes a sonné le glas définitivement des espérances socialistes, le capitalisme libéral apparaît triomphant. Quels points de repère pour ce monde ouvrier ? Comment repenser le socialisme ? A partir de quoi ? On est en panne, non seulement de modèles, mais d'idées. Il y a à chercher et à construire à partir d'idées comme démocratie, droits de l'homme, personne humaine, participation, justice - solidarité, bien commun, etc.

— Sur l'Évangélisation

La nécessité d'évangéliser demeure. Les bouleversements dont j'ai parlé pour le monde ouvrier rendent d'autant plus nécessaire cette Évangélisation :

● Parce qu'il y a des pauvres, de plus en plus de pauvres, du fait du chômage, de la précarité. Le tissu social se distendant, la cohésion sociale étant en cause, une catégorie sociale est montrée du doigt, celle des immigrés. Les risques d'explosion sociale dans les quartiers défavorisés sont grands.

● L'Eglise se doit d'être là, je dirais d'abord là, d'une façon diversifiée, dans les usines et sur les quartiers, par ses prêtres, des religieuses, des laïcs, avec les paroisses et les mouvements, pour agir dans le sens de la défense des pauvres et des petits, pour contribuer à faire grandir la solidarité. Le chemin des pauvres est le chemin vers Dieu.

ET AUJOURD'HUI ?

Où doivent être les P.O. ? Ils doivent être quelques-uns à suivre l'évolution technique de notre société pour être dans ce qui s'élabore comme nouveaux rapports de production et comme nouveau type d'homme. Mais ils doivent surtout rester fidèles aux petits, chômeurs, précaires, intérimaires, vacataires... C'est auprès d'eux qu'est leur place, d'autant plus qu'ils sont inorganisés et que, syndicalement, ils ne sont pratiquement pas rejoints.

De même qu'après la guerre la présence des P.O. parmi les O.S. et les manœuvres des usines et chantiers a alerté sur la situation dégradante et dégradée de beaucoup d'ouvriers, on pourrait attendre d'une telle présence qu'elle rende nécessaire un changement d'orientation dans le sens d'une répartition plus juste du travail. On ne peut se satisfaire de la solution libérale des « petits boulots » pour ces hommes et ces femmes, qui ne respecte pas l'homme et sa dignité.

Mais le travail ne peut plus être le seul lieu de notre enracinement. D'autres lieux doivent être investis car ils permettent à l'homme de s'humaniser et de se socialiser. C'est l'ensemble de l'activité humaine, comprenant aussi la vie relationnelle, culturelle, militante, associative, familiale - dont le travail fait partie - qui contribue à l'humanisation et à la socialisation :

● d'une part, parce que le travail, pour beaucoup, n'est guère épanouissant, voire inintéressant. *« En raison de sa complexité croissante, le processus social de production exige dans tous les domaines une spécialisation fonctionnelle des tâches et la spécialisation s'oppose toujours à l'épanouissement intégral des facultés humaines, même quand elle exige initiative, responsabilité et implication personnelle. Un informaticien, un technicien d'entretien, un opérateur de l'industrie chimique ou un employé*

des PTT ne peuvent pas vivre leur travail comme l'activité créatrice par laquelle l'homme s'approprie et transforme le monde sensible » (p. 140) ().*

● d'autre part, parce que le travail n'occupe plus une place centrale dans la vie d'un homme et qu'une place peut être ainsi laissée à d'autres activités tout autant essentielles. *« La réduction du temps de travail ne doit donc pas être considérée seulement comme l'instrument technocratique d'une répartition du travail plus juste, permettant à tout le monde de gagner sa vie en travaillant. Le but de la réduction de la durée du travail est également une transformation de la société offrant davantage de temps disponible à tout le monde » (p. 152) (*).* Temps disponible pour exercer sa responsabilité de citoyen, d'habitant de quartier, d'adhérent à diverses associations d'usagers, de défense du cadre de vie, culturelle, religieuse, de loisirs, etc. C'est un grand changement déjà amorcé. *« Il faut nous habituer à vouloir que le temps disponible soit un temps fort de la vie et non le temps subalterne qui reste après le travail. C'est le temps de travail redistribué qui doit devenir, qui est déjà, en fait, d'une importance secondaire, même pour la majorité de ceux et de celles qui exercent une activité professionnelle en elle-même intéressante » (p. 179) (*).*

Le travail, et pour cause, avait envahi tout le champ social. Aujourd'hui, en raison de ceux qui en sont privés totalement ou occasionnellement, et parce que son importance en temps est moindre, **on s'aperçoit qu'il n'est plus qu'une partie de ce champ social.** Nous, P.O., dont notre existence est très marquée par le travail, devons prendre acte de ce changement pour infléchir notre façon de nous situer dans la société.

Nous, P.O., avons beaucoup lié « être avec », travail et engagement militant, le travail étant l'élément fort et fédérateur : il était l'expression de l'appartenance à une classe, le lieu d'une prise de conscience possible de l'exploitation et de l'aliénation ; à partir de là, devenait possible l'action militante, syndicale et politique. Du fait du chômage et de la précarité, avec l'apparition des nouvelles technologies et les nouveaux rapports de production qui en découlent, du

(*) André Gorz « Capitalisme, socialisme et écologie », Editions du Seuil.

fait aussi de l'écroulement des idéologies, ce moule-là est cassé et ne fonctionne plus. Le travail ne dit plus le tout de la vie de l'homme, non seulement en raison des précaires et des chômeurs, mais parce que nous passons moins de temps au travail. Le syndicalisme, qui a reculé en même temps que diminuaient les emplois industriels, est inexistant parmi les chômeurs et les précaires. Des lieux sont à investir : quartiers, écoles, associations de loisirs, de culture, de défense d'intérêts... Là peut être faite l'expérience de la prise de responsabilité, de la vie ensemble, du débat démocratique, de la gestion du bien commun. Le syndicalisme doit se redéployer, sinon se reconstruire, en direction des exclus et des précaires, retrouver sa fonction première, celle de rassembler dans la solidarité et réinventer un mode d'être nouveau dans l'entreprise, être un outil de la démocratie dans l'entreprise. Pour nous, P.O., c'est dans ces directions-là, rapidement esquissées, qu'il faut agir et être.

Nous ne pouvons pas nous satisfaire de la situation actuelle, qui est intolérable parce qu'elle laisse trop de monde sur le côté. Nous ne pouvons suivre ceux qui prétendent que la classe ouvrière est finie : il y a des révisions à faire. Sans tomber dans la survalorisation, ni vouloir aussi lui assigner un rôle moteur qu'il n'a plus provisoirement, le mouvement ouvrier français n'est pas fini pour autant eu égard aux acquis obtenus de haute lutte par le passé, mais à condition qu'il sache se réformer. Le but est d'établir des points de repères, de constituer des jalons auxquels tout un ensemble de population peut se référer. Nous devons être là pour aider à faire émerger ces jalons et ces repères.

Dans cette situation, à l'intérieur du monde ouvrier et de ses organisations, où personne n'est en position dominante, ni politiquement, ni syndicalement, ni idéologiquement, nous-mêmes, prêtres et laïcs présents là, pouvons participer utilement à cette recherche de sens, à cette création de points de repères ; il y a là une chance pour l'annonce de l'Évangile.

Il ne suffit pas d'être des contemplatifs de l'action de Dieu dans le cœur des hommes ; il ne suffit pas de tout mettre au compte de la Foi agissante en actes. C'est faire fi de ce Dieu qui a pris l'initiative de la rencontre et de la Parole. Notre Foi est aussi une affaire de parole. Il y a exigence à parler : cela nous est demandé, y compris par nos copains.

Non au chômage

Prêtres ouvriers de Picardie

(Pentecôte 1979)

Quand on évoque cinquante années de proposition de l'Evangile à la classe ouvrière, il y a obligatoirement des moments-clés. Ce texte, écrit par les prêtres ouvriers de Picardie, est un de ces temps forts. En le publiant dans ce numéro, le comité de la LAC a maintenu ce « procès du chômage » dans son intégralité, par honnêteté intellectuelle et par respect des auteurs. Même si ce problème du chômage est malheureusement encore d'une actualité brûlante, certaines expressions demanderaient à être nuancées aujourd'hui, notamment la place accordée à la crise pétrolière, mais surtout le silence de l'Eglise : En effet l'encyclique de Jean-Paul II « Laborem Exercens » (1981) et de nombreuses prises de position de l'épiscopat français peuvent rectifier ce mutisme de l'Eglise en ce domaine crucial de l'ampleur des licenciements.

Au procès du chômage, les prêtres-ouvriers ne seront pas les premiers à déposer. Mais il leur était impossible de rester silencieux. Nous sommes membres à part entière de la classe ouvrière, celle des victimes. Nous essayons, dans la classe ouvrière, de vivre et de servir l'Evangile. Nous portons ensemble une responsabilité d'Eglise. Dans une pareille situation, ce serait une trahison de se taire, comme les chiens muets ou les sentinelles endormies que dénoncent les Prophètes.

Nous sommes avec les travailleurs qui, par centaines de mille, ont été victimes du chômage, et sont en droit de porter plainte contre les responsables de la violence intolérable qui leur est faite.

Nous sommes avec les hommes et les femmes qui ont perdu tout espoir de retrouver du travail dans leur métier et dans leur pays.

Nous sommes avec les jeunes qui se trouvent chômeurs avant d'avoir travaillé, ou doivent accepter n'importe quel emploi, en dépit des efforts consentis pour acquérir une compétence professionnelle.

Nous sommes avec les travailleurs immigrés qu'on voudrait maintenant refouler honteusement, après les avoir exploités sans vergogne pendant des années, comme s'ils étaient responsables de la crise de l'emploi.

Nous sommes avec les militants ouvriers, qui sont la cible privilégiée des mesures de répression et de licenciement, parce qu'ils n'acceptent pas le chômage comme une fatalité.

Cette solidarité est profondément inscrite dans nos vies. Beaucoup d'entre nous ont été personnellement frappés par le chômage. Tous, nous luttons, au sein des organisations syndicales, pour défendre le droit primordial des travailleurs, le droit de travailler et de vivre de leur travail. C'est dans la trame d'une telle solidarité que nous entendons dire quelque chose de l'Evangile, être témoins de la Foi, répondants de l'Eglise.

Etre chômeur ce n'est pas une vie !

Les chômeurs sont frappés d'abord dans leurs biens, dans leurs RESSOURCES. C'est le plus évident, mais pas l'essentiel : l'homme ne vit pas que de pain, il ne meurt pas que de faim. Il faut savoir pourtant ce qu'il

en coûte, même lorsqu'il reste de quoi survivre, de renoncer à tout projet, et souvent de stopper la réalisation de ceux qui étaient en cours, jusque dans les plus modestes aménagements du foyer familial.

Ils sont condamnés à l'INACTIVITE, une inactivité qui ne doit rien à la paresse et qui ne procure aucun repos. « J'avais un travail crevant, disait Jacques, mais au bout de 24 mois de chômage, je suis encore plus fatigué ! ».

Certes, le travail n'est jamais une partie de plaisir, surtout dans les conditions d'exploitation que subit la classe ouvrière. Mais l'homme qui en est privé perd, en devenant un inactif, une dimension essentielle à sa vérité et à sa dignité d'homme. Rares sont ceux qui peuvent retrouver d'autres formes d'activité que le travail salarié. Même les loisirs sont conditionnés par l'appartenance à une société d'actifs.

Ils sont culpabilisés par une conscience aiguë — et pour certains insoutenable — de leur INUTILITE. En dehors de rares cas pathologiques que des inconscients présentent comme typiques, personne ne s'installe délibérément dans une situation d'assisté. Depuis Taylor, les techniciens les plus fanatiques du rendement, ont découvert à quel point l'ouvrier avait besoin de savoir — au moins sommairement — à quoi sert la pièce anonyme qui passe sur la chaîne. Le chômeur, lui, ne sait même plus à quoi il sert : sa vie s'en trouve, à ses propres yeux, radicalement dévalorisée.

Ils sont enfermés dans un terrible ISOLEMENT, exclus non seulement des rapports sociaux de production, mais pratiquement de toute vie sociale. Si les relations de travail ne sont pas les seules où l'homme se reconnaît et se construit dans le rapport à ses semblables, elles n'en sont pas moins, dans notre monde d'aujourd'hui, celles qui fondent ou autorisent toutes les autres. Le chômeur ne trouve plus sa place dans une société où les hommes s'identifient d'abord à partir de leur fonction sociale. Son foyer lui-même en est souvent perturbé. C'est un marginal, un paria, qui porte

le plus souvent cette malédiction de la solitude en solitaire. Tous les militants syndicaux savent combien il est difficile de rassembler et d'organiser les chômeurs, malgré leur nombre et malgré le préjudice qu'ils ont subi.

Nous ne pouvons oublier, quant à nous, la leçon donnée par Jésus à ses contemporains, chaque fois qu'il rencontre les exclus de la société de son temps : samaritains, lépreux ou publicains. Jésus les accueille et les fréquente sans se soucier des interdits ou des préjugés. Il défie et condamne toutes les formes d'exclusion.

Des choix inacceptables

Les dégâts du chômage sont immenses. C'est beaucoup plus qu'un énorme gaspillage de forces productives. C'est l'anéantissement de vies humaines, par centaines de milliers : un crime à la taille des génocides qui ont endeuillé notre siècle.

Quand une calamité atteint de telles dimensions, on hésite toujours à désigner des coupables. On invoque plutôt le poids anonyme d'une FATALITE plus ou moins universelle. Les victimes elles-mêmes finissent par adopter ce point de vue. Elles sont dépassées par la complexité des mécanismes économiques. Elles sont régulièrement trompées par une information « orientée ». Les décisions qui les frappent sont généralement prises de si haut, et de si loin, que les dirigeants locaux apparaissent comme de simples agents de transmission et d'exécution... C'est pourtant l'une des leçons essentielles que nous avons retenues de l'Evangile, qu'il n'y a rien de plus contraire à la dignité de l'homme que la résignation et le fatalisme.

Ceux qui disposent de meilleurs instruments d'analyse se contentent le plus souvent de donner un nom à la fatalité : c'est LA CRISE, disent-ils,

qui est responsable du chômage. Mais de quelle crise s'agit-il ? A l'échelle mondiale — qui est celle de l'économie moderne — il n'y a, contrairement à ce qu'on laisse entendre habituellement, ni surproduction, ni surconsommation. Qui oserait prétendre qu'on est parvenu aujourd'hui à la saturation des besoins humains, quand des populations entières continuent à mourir de faim ? La crise, c'est la crise du capitalisme international, qui voit remis en cause par ses propres contradictions l'un de ses dogmes fondamentaux : la croissance indéfinie des profits.

Mais c'est encore, pourtant, la RELIGION DU PROFIT qui commande les choix dont les chômeurs sont victimes. Car il s'agit bien de choix et non de fatalité. Le choix est clair, aux yeux de tous, lorsqu'une entreprise sacrifie un secteur de sa production et une partie de son personnel, pour conserver ou développer des activités plus rentables. Il devient plus obscur lorsqu'une banque coupe les vivres à une entreprise pour en favoriser une autre, entraînant un déséquilibre régional de l'emploi.

Quand on en arrive aux groupes industriels ou financiers qui sévisent à l'échelle planétaire, les décisions de restructuration ou de transferts d'activité deviennent parfaitement inaccessibles aux travailleurs sacrifiés. Mais le moteur du choix est toujours le même. Il ne s'agit nullement de redistribuer le travail pour favoriser un vrai développement du Tiers Monde. Ce qu'on vise toujours, c'est l'ouverture de nouveaux marchés et l'exploitation d'une main-d'œuvre moins onéreuse, pour multiplier les profits.

Dans les limites que leur laisse le pouvoir des transnationales, les gouvernements choisissent aussi. Celui de la France n'hésite pas à programmer le chômage comme une condition indispensable à la restructuration de l'économie nationale. Il avoue sans ambages qu'il faut en passer par là, pour « rester dans le peloton de tête des nations industrielles ». En d'autres termes, l'objectif reste, là encore, de privilégier les secteurs les plus rentables et de sacrifier les autres.

Ainsi, les critères sont toujours les mêmes : la RENTABILITE, la COMPETITIVITE. Le choix est parfaitement conforme à la logique du système capitaliste, fondé sur le profit et la concurrence. Curieuse logique qui conduit, sous couvert de libéralisme, à sacrifier les hommes à l'argent. N'est-ce pas la logique du pire matérialisme athée ? L'Evangile exalte, lui, la primauté de l'homme sur les lois de tout système, fût-il religieux : « le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ». C'est un autre choix qu'il proclame nécessaire, entre le Dieu-Argent et le Dieu de Jésus-Christ, Celui dont la gloire est « l'homme vivant ».

Des excuses ? Non.

Pour leur défense, ceux qui programment le chômage et voudraient justifier leur choix plaident les circonstances atténuantes. Ce sont les mêmes excuses qu'invoquent l'industriel qui « dégraisse » ses effectifs, le banquier qui « redéploie » ses investissements, et le gouvernement qui « restructure » son économie. Mais que valent ces excuses, que tente d'accréditer tous les jours, par tous les moyens, la propagande omniprésente des pouvoirs établis ?

On cherche à faire croire, par exemple, que l'inflation du chômage est provisoire, mais nécessaire, pour retrouver une situation de plein emploi. En supprimant aujourd'hui les emplois non rentables, on redonnerait vigueur aux industries, on relancerait la croissance, qui engendrerait, à terme, de nouvelles créations d'emplois. En fait, rien n'est moins sûr. Lorsqu'on cherche avant tout les meilleurs profits, il est tout à fait secondaire, et donc aléatoire d'espérer qu'on obtiendra, par surcroît, des emplois plus nombreux. Il s'agit, en tout cas, d'une perspective générale : on ne peut dire à quelle échéance, dans quelle région, dans quel secteur d'activité elle se

réalisera. Cela ne permet donc pas d'entrevoir des solutions concrètes et adaptées pour les travailleurs qui sont aujourd'hui condamnés au chômage.

A supposer même qu'on puisse croire à cette heureuse issue, est-il permis de choisir, pour l'atteindre, un chemin jalonné de milliers de morts — qui ne seront pas toutes provisoires ? N'est-ce pas le même raisonnement que suivent les plus cyniques des marchands de canons : « il faudrait une bonne guerre pour relancer nos affaires » ? Aucune fin ne justifie de tels moyens. Aucune prospérité — même partagée — n'autorise à sacrifier autant de vies humaines.

Les chômeurs sont bien déjà victimes de guerre, d'une guerre impitoyable où ils n'ont rien à gagner, la guerre économique, la guerre pour le profit maximum. Pour se disculper, ceux qui les sacrifient n'hésitent pas à désigner des agresseurs, à détourner la colère vers des boucs émissaires : les producteurs de pétrole, en premier lieu. Ce mensonge savamment orchestré n'a pas manqué de provoquer une recrudescence du racisme anti-arabe. Il ne dévoile en rien, pourtant, les véritables responsabilités. Il rappelle seulement ce que la prospérité capitaliste doit au pillage des richesses du Tiers-Monde, dont les produits sont loin encore d'être payés à leur juste prix. Il désigne, en réalité, non des coupables, mais, par millions, d'autres victimes des mêmes exploiters.

Un autre thème courant de la propagande des fauteurs de chômage, c'est que la crise de l'emploi est la rançon inévitable du progrès technique. L'argument est en contradiction avec le précédent : il ne laisse espérer de la modernisation des industries aucune amélioration de l'emploi. Il est exact qu'on voit proliférer, dans toutes les branches d'activité, des machines qui demandent une main-d'œuvre de moins en moins nombreuse. Mais les machines et les méthodes nouvelles multiplient la productivité du travail humain. Qui en profite ? Pourquoi faut-il encore travailler 40 heures par semaine, en 1979, pour gagner de quoi vivre, alors que la productivité de ces 40 heures a décuplé, dans bien des secteurs, depuis 1936 ? Le pro-

grès technique, la croissance de la productivité, ne sont-ils qu'au bénéfice des investisseurs ? De quel droit ?

« Voilà bien la source de tous nos maux, diront les bons apôtres de la santé de l'économie : les ouvriers veulent toujours gagner plus et travailler moins. Ils oublient que leur condition était pire autrefois, et que bien des peuples vivent encore plus mal qu'eux aujourd'hui. Chez nous, les chômeurs eux-mêmes n'ont pas à se plaindre : ils sont les mieux indemnisés du monde ! ».

Quel cynisme, quand les beaux parleurs qui font ainsi la morale à la classe ouvrière sont précisément ceux qui lui imposent des fardeaux qu'ils ne voudraient pas toucher du doigt ! Ces considérations trouvent hélas un écho jusque dans la population ouvrière, qui n'est pas toujours guérie du mal de la résignation et consent, trop souvent encore, à subir le sort que lui imposent les riches et les puissants. Qui peut oser dire, pourtant, que la classe ouvrière est coupable de dilapider les richesses qu'elle produit ? Quelle part lui en revient ? Où va le reste, c'est-à-dire le principal ? Et quelle indemnité rendra aux chômeurs leur dignité, leur place dans un monde qui les exclut ?

Faut-il s'adapter ?

Lorsque patrons et gouvernants évoquent les REMEDES à la crise de l'emploi, leur discours est de la même veine. Les mesures qu'ils préconisent ou qu'ils imposent sont toujours à la charge des travailleurs. On renvoie les immigrés. On remet en cause le droit des femmes au travail. On exhorte les salariés à modérer leurs revendications — à accepter, en fait, une régression de leur pouvoir d'achat et des droits qu'ils ont conquis en matière de protection sociale. On les invite à s'adapter aux nouveaux besoins de main-d'œuvre, à faire preuve de plus de souplesse, d'une plus grande mobilité géographique et professionnelle.

Tous ces refrains sont connus. Les solutions qu'ils proposent ne comportent aucune garantie d'efficacité : elles ne s'attaquent pas aux véritables causes du chômage. Mais cherche-t-on vraiment l'efficacité ? On veut faire payer les victimes, non les coupables. Personne ne peut se laisser abuser par la rituelle mise en demeure : « tout le monde doit faire des sacrifices, car nous sommes tous embarqués sur le même bateau... ». A croire qu'on est arrivé, déjà, à la société sans classes, ou que les intérêts des exploités coïncident avec ceux des exploiters !

En fait, on évite à tout prix de remettre en cause le système qui produit des fruits aussi amers. Alors qu'elle est déjà si durement pénalisée, c'est encore à la classe ouvrière qu'on demande de s'adapter à la logique du profit.

Notre choix

Il n'y a pas de solutions à attendre de ceux qui ont choisi le chômage (... pour les autres, bien sûr) ni de ceux qui pactisent avec eux. Les vraies solutions, nous les revendiquons au sein des organisations représentatives de la classe ouvrière, qui n'est pas arrivée encore à les imposer. Nous ne les énumérerons pas ici. Nous ne nous en éloignerons pas cependant, en rappelant le choix radical qui est le nôtre.

Notre intervention présente est commandée, avant tout, par notre commune responsabilité d'Eglise. Nous ne pensons pas que l'Eglise puisse se taire en présence d'un fléau comme le chômage. Nous ne pensons pas que son rôle soit de prodiguer des paroles de consolation aux victimes, encore moins de s'associer aux suggestions d'apparence moralisante qui n'ont finalement pour but que de faire payer à la classe ouvrière l'échec du capitalisme.

Le discours chrétien n'a que trop souvent déjà encouragé la démission et la résignation des exploités, depuis les origines de la société industrielle, en particulier. Moïse parlait autrement aux esclaves de Pharaon. Les Prophètes n'hésitaient pas à dénoncer les abus des riches et des puissants. Jésus n'a accepté aucune compromission avec les autorités de tous ordres qui asservissaient son peuple. La mission prophétique de l'Eglise ne lui impose-t-elle pas d'appeler toujours les hommes des ténèbres du fatalisme à la lumière de la liberté ?

L'Eglise ne peut rester neutre. Elle est acculée, elle aussi, à un choix. Son choix, s'il s'inspire réellement de l'Evangile, l'oblige à prendre parti pour les exploités, les exclus, les chômeurs, comme Jésus prenait le parti des pauvres, des étrangers et des lépreux, au nom du Dieu qui « renverse les puissants et relève les petits ». Elle ne peut cautionner plus longtemps un système qui programme le chômage d'une multitude d'hommes et de femmes pour sauver les profits de quelques-uns. La situation actuelle révèle de façon décisive les tares fondamentales d'une société où une infime, mais toute-puissante minorité peut se permettre d'exclure une foule de travailleurs déclarés non rentables comme on évacue de machines périmées ou des marchandises sans valeur.

Le changement de société est devenu, aujourd'hui, une exigence évangélique. Nous avons connu d'assez près les ravages de l'exploitation capitaliste dans la vie des travailleurs, et surtout des chômeurs, pour le dire clairement. Nous savons en pas être les seuls, dans l'Eglise, à proclamer cette exigence, et à tenter d'y répondre. Nous regrettons que beaucoup d'autres hésitent encore, et croient pouvoir composer avec l'inacceptable désordre établi.

Le chemin sera certainement long, et semé d'obstacles : nous sommes réalistes. Mais, c'est à nos yeux, le seul qui s'ouvre à l'avènement d'un monde nouveau de partage universel et de fraternité.

DIEU EN EXIL

La spiritualité missionnaire des prêtres-ouvriers

Wilbert van den Berg

Wilbert van den Berg, né en 1960 dans la région de Maastricht, a découvert la Mission de France au rassemblement de Pentecôte 1990. A l'époque, il finissait ses études de théologie à l'université catholique de théologie pastorale de Heerlen, aux Pays-Bas.

Enthousiasmé par sa découverte de la MDF, il demande à y poursuivre un chemin vers le ministère presbytéral. Il lui est alors proposé de faire un stage dans le cadre de l'équipe des Bâtiments et Travaux publics. Ceci le conduit à travailler sur le chantier d'Euro-Tunnel près de Calais comme conducteur de gros camions de chantier. Cette vie de chantier le marque : *"Engagé dans "l'école des prêtres-ouvriers", sur le chantier, j'ai compris la valeur de la communauté de destin, pour un dialogue en profondeur."*

A l'issue de son année de travail, et tout en continuant à participer à la réflexion de l'équipe des B.T.P., Wilbert choisit comme sujet de "thèse" de fin d'études théologiques : *"La spiritualité missionnaire des prêtres ouvriers"*.

Nous avons choisi un passage de ce travail dans lequel il essaie de montrer la fécondité de la catégorie théologique d'exil pour rendre compte de l'expérience spirituelle vécue par ces prêtres sur les grands chantiers.

Depuis 1985, l'équipe BTP emploie parfois le terme « exil ». A mon avis, ce terme convient particulièrement pour traduire leur spiritualité. Les P.O. sont des expatriés parmi les expatriés des BTP, des exilés parmi les exilés. De plus, ce sont des Chrétiens dans un monde non chrétien. L'« exil » nous rappelle le peuple juif à Babylone, qui en exil, et au delà de l'exil, redécouvrait les racines de sa relation avec Dieu. Engagés librement, mais très vite entraînés dans des univers inconnus, les P.O. redécouvrent également les racines de leur relation à Dieu. « Comment chanterions-nous un chant du Seigneur sur une terre étrangère ? » (1). La spiritualité de l'équipe BTP est un long mûrissement provoqué par l'interaction entre la foi et un monde qui lui est étranger.

C'est une : Dialectique de l'exil

Dans cet exil Dieu est à l'œuvre, depuis longtemps. Les P.O. en BTP rencontrent « Dieu en exil ».

« (...) Dans nos pérégrinations de travailleurs intérimaires, rares sont nos oasis de paix et de tranquillité. Nous sommes très souvent affrontés à des éléments déchainés et antagonistes. Je marche vent debout... Le sol se dérobe sous mes pas... Je suis seul, terriblement seul, en quête de partenaires et de frères... Dans l'imprévu du chemin, il faut inventer pour surpasser des obstacles ; les moyens ordinaires ne suffisent plus. La mobilité, qui est notre lot quotidien, cadre mal avec toute institution. Nos syndicats, si importants pour contrecarrer le raz-de-marée de la loi du profit, nécessaires pour la promotion de la classe ouvrière, sont presque inefficaces pour nous rejoindre et nous épauler dans notre errance d'ouvriers du bâtiment. L'Eglise n'est pas mieux lotie. Elle a du mal à rencontrer ceux qui ne sont que de passage. (...)

(1) Ps. 136.

Emmaüs : l'eucharistie rendue possible parce qu'il y a un bout de chemin ensemble, rencontre et reconnaissance. En somme, l'inconnu du départ fabrique la plénitude de la rencontre. Tout d'abord je n'ai pas la maîtrise de l'itinéraire, je suis simplement avec d'autres, sans programme bien déterminé, en dehors de tout circuit balisé. S'installer, c'est prendre possession d'un territoire, en délimiter les frontières, se mettre à l'abri du non-exploré, de l'inconnu. Or, justement, cette part de mystère est à la fois créatrice et destructrice. La croix ne comporte-t-elle pas ces deux aspects, ces deux éléments : une destruction irrémédiable, « tout est accompli », et une création insoupçonnée parce qu'elle vient de l'Autre, une vie nouvelle ? Ce mouvement, je l'ai retrouvé dans la vie d'intérimaire mais il la dépasse d'une bonne longueur » (2).

Nous allons analyser les éléments constitutifs de cette spiritualité de l'exil, par les transformations qu'elle provoque.

Du corps à l'esprit

Les P.O. font partie d'une Eglise avec des structures repérables, une identité établie, une mémoire collective. Sur les chantiers ils se retrouvent « à poil », dépouillés des certitudes et des expressions acceptées. Les structures ecclésiales sont devenues clandestines. Dans les moments difficiles, quand les structures doivent être discrètes, voire clandestines, comme pendant la guerre, il faut trouver d'autres formes de comportement. Ainsi, sous l'occupation allemande, le sabotage remplaçait la grève impossible... Un corps handicapé provoque l'esprit à inventer de nouvelles manières d'agir, de nouveaux comportements.

« C'est alors que s'ouvrait devant nous l'itinéraire d'Abraham qui abandonne son pays et commence une longue marche dans le désert afin d'apprendre ce que Dieu attend de lui. À notre tour, nous sommes partis

(2) MISSION DE FRANCE, Lettre d'information bimensuelle, n° 78, 21 mars 1993.

sur les chemins de l'Exode afin de devenir plus malléables à la main de Dieu qui ne cesse de façonner le cœur de l'homme. Durant cette longue marche, nous avons appris à ménager nos forces pour durer dans ce milieu particulier des chantiers, et savoir respecter les étapes échelonnées par la patience de Dieu. Si nous n'avons pas le temps de finir le travail, d'autres prendront la relève » (3).

Dépourvus d'un corps ecclésial, les P.O. sont obligés de se poser les questions : Qu'est-ce qui me fait croire ? Que signifie ma foi concrètement ? Où est Dieu ? Qui est Dieu ? L'exil fait le tri entre l'esprit de la foi et les structures secondaires. La mission devient une présence gratuite au nom du Royaume à venir. Le ministère pour un peuple devient un pont entre les peuples. Dieu se révèle là où on ne l'avait pas soupçonné.

« Comme Moïse, apprenons à découvrir l'eau vive au désert, dans le rocher, là où on n'a pas l'habitude de la chercher » (4).

L'exil est : Une purification de la foi

Du collectif à la solitude du témoin

Toute structure bien organisée procure un ressourcement à ses adhérents. Le participant se sent pris dans un mouvement, dans l'enthousiasme des manifestations et des liturgies. Il communie à un ensemble vivant. Il peut puiser son énergie dans l'esprit de la collectivité.

Dans la solitude de l'exil, l'homme doit voler de ses propres ailes, vivre de ses propres convictions sans l'appui du collectif. Ceci est un processus périlleux. On peut très bien découvrir le vide qui se cache sous les apparen-

(3) BTP 1 Annexe II. Les citations sont extraites de documents émanant de l'équipe ou de l'atelier BTP, non reproduits ici.

(4) BTP 1 p. 12.

ces. Au contraire, on peut combler cette solitude par le souvenir, la lecture et la découverte de nouveaux chemins. L'expression « Je suis une foule » n'est pas un artifice poétique.

« Le croyant est à la fois solitaire et solidaire. Cependant, il n'a pas plus de faculté que d'autres pour affronter la solitude. Il a seulement à sa disposition un « moteur auxiliaire ». La communion des saints n'est pas un vain mot (...). Notre solidarité (...) est aussi transhistorique. Nous sommes contemporains de François d'Assise, du Père Lebbe... des copains et copines qui ont achevé leur pèlerinage sur cette terre » (5).

« Il nous faut inventer une façon toute nouvelle de vivre comme membre de l'Eglise et participant du Mouvement Ouvrier. Rien que cela est déjà passionnant et vaut la peine d'être vécu, même si en ce moment nous ne voyons pas clair. Lorsque l'argent est roi, lorsque la domination de l'homme par l'homme est la loi, lorsque le racisme est de rigueur, lorsqu'on pense avec « ces gens-là » il n'y a rien à faire... notre attitude est souvent un signe de contradiction. Tant mieux, c'est que nous sommes probablement dans la ligne de l'Evangile, même si c'est souvent lourd à porter » (6).

L'exil est : Une prise en charge personnelle de ses racines

Des sécurités à la recherche

Dans son propre pays, l'homme peut facilement éclairer sa route, avoir un aperçu sur les obscurités et les complexités de la vie sociale et religieuse. La langue avec toutes ses nuances, les repères de l'histoire et de la documentation, le recours auprès de spécialistes bien informés, sont autant d'outils pré-

(5) BTP 1 p. 45.

(6) BTP 1 p. 10.

cieux qui permettent de percer un certain nombre de mystères. Même si la conscience des repères est souvent approximative, elle reste néanmoins une première approche.

En exil, les choses les plus banales deviennent compliquées. Un effort douloureux doit être fourni pour avancer à tout petits pas. Ce qui constitue le génie du nouvel univers échappe à la perception, car toutes les énergies sont mobilisées pour l'immédiat : VIVRE. On n'est pas du pays, et cela est un handicap quasi physique.

« (...) Ces événements me tombaient dessus au moment où le vieillissement était pour moi une réalité difficile à supporter. Je me retrouvais seul. Cette épreuve physique, psychologique et morale eut une dimension spirituelle. Il y a une dizaine d'années, je parlais d'absence de Dieu en ce sens que, dans la conscience de mes copains, je ne trouvais aucune référence à Dieu, aucune espérance en Lui. Et voilà qu'il m'était donné de vivre moi-même son absence. Thérèse de Lisieux dit quelque part : « La foi ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux ». Quel vide ! Ma vie... pour rien, pour personne. Une vie devenue sans importance, sans signification » (7).

L'exil est : Etre déboussolé

D'une histoire à un présent prisonnier

On naît dans un milieu, et on prend un train en marche. Dans ce cadre on prend sa place, avec une perspective d'avenir. On a le capital d'un passé, un présent et le rêve d'un futur. On a des raisonnements, des émotions et des réflexes adaptés à la situation.

(7) BTP 3 p. 11.

L'exil met quelqu'un en marge de l'histoire. Soudain, on devient une branche coupée qui diffuse sa sève nourricière. Se mettre en contact avec la culture du nouvel univers atténue cette blessure, mais elle ne la guérit jamais complètement. Le destin personnel est à la merci de forces qu'on ne maîtrise plus. On n'est pas « l'un d'eux ».

« Fidélité aussi pour moi dans un quotidien plus ou moins subi qui n'a pas toujours de sens au jour le jour, mais qui en acquiert au bout d'un certain temps de recul et de relecture avec d'autres » (8).

L'exil est : Etre dépossédé d'histoire

De l'action à la présence gratuite

Les structures proposent un projet de société. Celui qui s'y engage peut passer aux actes, apporter sa contribution à la construction de l'édifice. Il sait ce qu'on attend de lui, il connaît ses qualités et ses limites. Il s'engage et se sent responsable de sa part de construction.

L'exil rend impuissant. On n'est plus pleinement productif. On est uniquement toléré pour une compétence technique réduite. Dépasser ces limites n'est pas permis ou pas compris. Et il ne faut pas s'attendre à en voir des résultats. Il y a un réel danger de devenir aigri et égocentrique. Si l'on est content des réalisations des autres, on reste pourtant impuissant pour les accompagner.

« Nous voilà redevenus des chercheurs de Dieu. Et, comme pour la plupart de nos camarades français c'est une question sans intérêt, pour quoi persistons-nous à vivre là ? Car c'est bien la question d'une partie de l'Eglise. Pas de sacrement, pas de lien évident avec l'Eglise, pas de territoire comme point d'attache, vous ne servez à rien. Servir à rien !

(8) BTP 1 p. 56.

Serions-nous devenus plus proches de l'Évangile qui nous invite à méditer : « Quand vous aurez fait tout ce que vous avez à faire, dites-vous : « nous sommes des serviteurs inutiles » (9).

« Durant cette longue marche, nous avons appris à ménager nos forces pour durer dans ce milieu particulier des chantiers, et savoir respecter les étapes échelonnées par la patience de Dieu. Si nous n'avons pas le temps de finir le travail, d'autres prendront la relève » (10).

L'exil est : Etre inutile

De la vie publique à la clandestinité

Sur son propre terrain et reconnu par une communauté, le prêtre a une parole publique qui porte. Il peut librement prononcer son opinion, et elle sera considérée (de façon positive ou négative).

En exil, on n'a plus le droit à la parole. On ne connaît pas la culture ni les habitudes, et on n'a guère accès aux informations essentielles pour se faire une opinion. On est acculé à se taire et à écouter.

« (...) Nos manières de voir Jésus-Christ s'avéraient trop étriquées, étrangères au monde des chantiers ; les mots pour dire notre foi se sont trouvés vidés de sens, la prière devenait silence. Il n'y a pas de doute : il fallait jeter du lest. Nos bagages étaient trop encombrants. Devenir perméables à l'amitié de nos compagnons de route, comprendre leur parole, ce qu'ils portent dans leur cœur, suppose une longue marche ensemble, où se mêlent la joie, la peine, la révolte, dans un défilé incessant de journées de travail harassantes, sous le soleil, dans le vent glacial d'hiver » (11).

(9) BTP 3 p. 4.

(10) BTP 1 Annexe II.

(11) BTP 1 Annexe II.

L'exil est : Etre contraint au silence et à l'écoute

L'espérance malgré tout

On se demande parfois où les exilés puisent leur espérance, malgré les situations si difficiles. Que ce soient les Italo-Américains au début de ce siècle, que ce soient les Africains et les Arabes en Europe aujourd'hui, que ce soient les jeunes Européens de l'Est ; tous sont habités par une espérance insensée. Au fond du gouffre on ne peut que remonter. L'espérance est découverte et construite de toutes pièces. Mais elle fonctionne...

Les P.O. ont découvert de cette façon que Dieu était déjà là. Dès lors, une espérance s'imposait. L'espérance insensée mais créative du Royaume.

« Un appel : partir à la manière d'Abraham, dans l'inconnu. Et voilà que Dieu sort de son mutisme, ou plutôt que mes oreilles s'ouvrent et que je l'entends. Le désert reverdit ; les hommes et les choses reprennent leur profondeur ; tout reprend couleur d'espérance. C'est pour moi un regain de jeunesse » (12).

« L'espérance est en péril. Ça crie de partout. Cri du pain pour le lendemain. Cri de ces intérimaires muets et voués à l'instabilité. Cri de ces jeunes qui disent : « On nous a foutus dans la vie pourquoi n'aurions-nous pas les mêmes chances ? Pourquoi eux ? Cri de ces hommes de 50 ans pas encore assez vieux pour la retraite mais trop vieux pour courir sur les chantiers. Cris nombreux de tous les jours et créateurs d'ulcères d'estomacs. Peut-être que le sens de ma vie est d'être serviteur de l'espérance. Espérer, croire que tout n'est pas fini. A la croix, ils avaient cru que c'était fini et pourtant quelque chose de nouveau est entré dans l'humanité » (13).

(12) BTP 3 p. 11.

(13) BTP 1 p. 57.

« Pleinement partie prenante de la vie des hommes, nous avons à rendre compte de notre espérance. L'expérience de Dieu que nous portons, nous en sommes redevables à ceux que nous côtoyons » (14).

« (...) L'espérance fait vivre et agir. Elle fait appel à l'imagination de l'homme mais elle s'en échappe. L'espérance crée et unifie un peuple, mais sa finalité est toujours à redécouvrir » (15).

Dieu se révèle en exil

Le contexte de cette spiritualité spécifique n'est pas tellement la vie de chantier, mais la tension inévitable entre la conscience sacerdotale et la conscience ouvrière. Cette tension force les P.O. à remettre leur foi en cause « jusqu'à la moelle ». Toutes les sécurités acquises se volatilisent. Ils doivent redécouvrir la foi et le langage de la foi comme Saint Paul et les premières communautés chrétiennes.

Au milieu de cette tension, Dieu se révèle comme : « Celui qui est déjà à l'œuvre dans le cœur de toute personne en recherche ». Cette révélation que l'Esprit est à l'œuvre transforme la « tension de l'exil » en « dialectique de l'exil ». Un processus d'échange continu entre la culture de chantier et l'inspiration de l'Evangile se met en route. Ce processus engendre de multiples tensions qui, au fur et à mesure, deviennent des forces créatrices et transformatrices. La foi du P.O. est transformée et vivifiée en harmonie avec le milieu des BTP. Un nouveau langage de la foi, adapté au contexte est découvert. Une visibilité de l'Eglise qui respecte le milieu devient possible.

(14) BTP 1 p. 20.

(15) MISSION DE FRANCE, Lettre aux communautés n° 128, janvier 1988.

Caractéristique de la dialectique de l'exil

En gros, on peut caractériser une dialectique de l'exil par les catégories : « dépaysement », « attitudes », et « signes du Royaume ».

Dépaysement

L'exil signifie que l'on n'est plus chez soi, mais en pays inconnu. « L'autre » a tous les pouvoirs et on ne connaît pas ses priorités ou ses motivations profondes. On est livré à son gré. C'est la grande différence entre l'invité et l'exilé. L'invité garde une partie de sa dignité, de sa position sociale, et de ses pouvoirs. Parfois même, on lui attribue plus d'estime qu'il n'en a chez soi. Mais l'exilé n'est qu'un « étranger toléré ». Il n'a aucun privilège, ni de position sociale, il ne peut faire valoir ses droits et on ne l'écoute pas. Il est toléré tant qu'il est utile et tant qu'il ne nuit pas au bon fonctionnement de la société.

Plus profondément encore, l'exilé est déshérité de sa langue et de sa culture. Il n'a plus les moyens pour s'exprimer ou pour maîtriser son entourage. C'est un handicapé qui ne sait pas encore survivre dans une société « qui n'est pas faite pour lui ». Il peut rapidement devenir un poids pour son entourage. La perte de responsabilité et la difficulté de s'exprimer ont un impact psychologique énorme. Même avec des diplômes universitaires, l'exilé redevient un illettré. Ce n'est pas une façon de parler, j'ai expérimenté en personne que l'impression d'être stupide et maladroit envahit progressivement l'image qu'on a de soi. Même longtemps après s'être intégré, il en reste des séquelles.

Le croyant a l'impression que sa foi se tarit. A défaut de pouvoir s'exprimer, elle perd progressivement sa réalité pour la vie quotidienne. La foi commence à faire défaut. Le croyant perd le pouvoir d'annoncer l'Evangile. Quand il témoigne de sa foi, ce témoignage risque d'être mal compris, mal interprété, de devenir un « contre-témoignage ». La bonne volonté ne suffit pas. On ne

maîtrise pas le message qu'on tente de transmettre. C'est déjà vrai dans un contexte familial, en exil l'aliénation prend une ampleur angoissante.

Tout cela provoque un sentiment profond d'insécurité. Les points de repères familiers ont disparu. On se sent perdu dans un labyrinthe, sans boussole. On se sent inutile, car uniquement productif dans des limites très restreintes. Même après des années de travail assidu, on risque de voir les rares résultats obtenus s'effondrer d'un moment à l'autre. On se demande « ce qu'on fout là ». Et la solitude qui en découle peut provoquer de profonds bouleversements psychologiques. La tentation est grande de laisser tomber toute cette m... et de rentrer chez soi.

L'exil est plus évident dans un pays lointain, que dans un milieu étranger « chez soi ». Les prêtres qui ont un autre cadre de références le ressentent plus que les laïcs qui ont grandi dans un contexte semblable. Les laïcs se posent moins la question d'« être l'un d'eux », puisqu'ils n'ont pas été formés à « être différent ». Mais, eux-aussi, se trouvent en état d'exil, comme croyants, dans un univers où la foi chrétienne n'a pas de place naturelle.

Attitudes

L'exil incite à un retour aux sources de son identité, de sa culture et de sa foi. Mais ce retour aux sources peut se faire de deux façons différentes.

« Tentation »

La grande tentation est de s'accrocher aux vieilles certitudes. On affirme son identité et ses valeurs établies. Religieusement, on devient plus fanatique et chauvin qu'on ne l'a jamais été chez soi. On se retire dans un ghetto volontaire pour se sentir en sécurité. De cette façon, le retour aux sources devient une carapace, un blocage au changement, du dogmatisme.

« Se laisser transformer »

L'autre réaction est de trouver le courage pour affronter la réalité. L'insécurité devient une interrogation. « Que valent mes valeurs dans cette nouvelle

situation ? ». « Que reste-t-il après l'abandon de tout ce qui est secondaire ? ». « Puis-je retrouver les vraies sources qui me font vivre ? ».

C'est la douloureuse acceptation qu'on est un être humain limité, pauvre et inadapté. Il faut avoir le courage de devenir vulnérable. Non pas seulement en face des autres, mais surtout en face de soi-même. S'avouer qu'on n'est pas grand chose et qu'on a tout à apprendre des autres. « Faire la vérité » sur qui on est réellement, au risque de se retrouver « à poil ». C'est l'apprentissage de l'humilité. Se vider de soi-même, se taire et écouter...

« *Confiance aveugle* »

Pour le chrétien, ce chemin n'est pas un saut dans le vide. C'est le chemin de la croix : aller jusqu'au bout de l'Amour, oser finir sur la croix, abandonné par Dieu. Le chrétien peut puiser sa force dans une « confiance aveugle » que ce chemin de vérité et d'Amour aboutira, car Jésus est déjà passé par là. La victoire de Dieu se situe au-delà de l'échec humain. Pour ce qui est de l'efficacité humaine, Dieu se situe du côté des perdants. Cette « nuit de la foi » est : faire confiance à Dieu sans preuves. C'est une confiance insensée, mais, tant qu'elle est présente, on peut accepter que le sens immédiat de ce qu'on vit nous échappe. Attention ! Cette attitude est tout le contraire du fatalisme, elle est une ouverture à l'avenir dont Dieu seul détient la clé.

« *Gratuité* »

Un produit direct de la confiance aveugle est la libération du devoir d'efficacité. Sachant que Dieu le guide, le chrétien n'est pas lié aux résultats immédiats de son engagement. Sa présence devient gratuite. Ses relations humaines ne sont plus une affaire d'en prendre et d'en laisser. La tentation bien humaine de juger l'autre est remplacée par « le laisser faire son chemin ». On donne ce que Dieu donne : l'Amour gratuit. Le chrétien devient capable d'abnégation et d'humble service. Il sème là où d'autres récolteront comme Abraham qui n'a pas vu sa nombreuse descendance, comme Moïse qui n'est pas entré dans le pays promis. Se laisser vider de soi-même pour être là pour les autres. Accepter d'être déshérité, dans la confiance qu'enfin l'Amour vaincra.

Signes du Royaume

Les nuages de la nuit n'empêchent pas les étoiles de percer de temps à autre. Malgré le dépaysement et l'obligation de se laisser dépouiller, on distingue parfois des signes du Royaume.

« Incarnation »

L'incarnation est plus qu'une imitation de la culture de l'autre. C'est se laisser transformer de l'intérieur, apprendre une autre façon d'être, sans pourtant perdre son identité. Le contexte n'est pas simplement imité, mais adopté, réinterprété, transformé de l'intérieur. L'incarnation est un processus à double sens dont les deux partenaires, le chrétien et l'autre personne en recherche sortent transformés. On perçoit que le Royaume se construit lorsque le chemin solitaire devient un chemin partagé avec l'autre. Cela dépasse de beaucoup la bonne entente. L'autre personne en recherche ne devient pas nécessairement chrétienne, mais elle s'engage dans une histoire à construire ensemble.

« Créativité »

Dieu n'engendre pas la haine ou la dépression. Sa présence s'accompagne de joie, d'amitié, de confiance, et d'une certitude paisible et ouverte aux autres. Quelques signes du Royaume dans ce sens sont : un plus grand respect pour l'altérité de l'autre, l'amitié qui se développe malgré les barrières. Les tensions qui pourraient séparer les personnes, deviennent des forces créatives, l'Amour gratuit l'emporte sur la haine.

« Réalisme »

Peu à peu la réflexion acquiert une perception accrue de la réalité, proche du vécu. Après avoir perdu ses illusions, la découverte de ses propres limites engendre une plus grande écoute de l'autre, une plus grande sensibilité pour ce qu'il a d'irréductible et pour la présence de Dieu. Les relations deviennent plus simples et plus vraies, imprégnées par la conscience que tout ce que l'autre ne fait pas librement n'a pas de lendemain. On apprend à laisser

le temps au temps. La foi reprend une nouvelle réalité plus profonde que celle qu'on a dû abandonner. On sent que « ça colle ».

« Approfondissement de la foi »

L'exil est une purification de la foi. On doit jeter ses bagages encombrants. Mais cette kénose fait découvrir des réalités de Dieu qui n'étaient pas perceptibles auparavant. On touche des couches plus profondes de soi-même et de sa foi. La relation avec Dieu devient plus intime. Les engagements chrétiens prennent un caractère plus personnel, plus en accord avec l'Evangile. Sans s'en apercevoir, la foi plus profonde a poussé des racines dans le cœur. L'approche de Dieu change la personne de l'intérieur. Et malgré tout ce qui peut le nier objectivement, on acquiert une paisible certitude qu'« il faut être là, pour vivre une foi sans excuses ». L'expérience de l'Inconditionnel...

Déjà, les premiers chrétiens en Palestine étaient comme des exilés parmi les juifs. Cette expérience a accompagné toutes les actions missionnaires jusqu'à nos jours. Et elle est foncièrement positive car elle force les chrétiens à sortir des chemins battus, pour rejoindre l'autre dans son identité propre. On ne peut arriver à incarner l'Evangile dans l'univers de l'autre que par ce chemin de dépouillement.

« La Mission ne fait pas le plein : elle manque de l'autre, elle a un creux aux entrailles... Elle se vit en creux » (16).

La spiritualité des prêtres-ouvriers est entièrement basée sur la dialectique de l'exil. Non pas : aller vers l'autre pour lui annoncer la Bonne Nouvelle ; de cette façon, les P.O. ouvrent un accès au Christ ; mais : vivre la vie de l'autre pour, ensemble, trouver une façon de vivre la Bonne Nouvelle.

La dialectique de l'exil est placée sous le signe de l'incarnation, de la croix, de la résurrection et de la Pentecôte. Elle est animée par l'espérance de l'ascension et de la parousie. L'Amour qui se fait proche. L'Amour au-delà de la mort. L'Amour qui règnera un jour dans tout l'univers.

(16) BTP 2 p. 21.

Le mystère de Dieu

Dominique LANQUETOT

Depuis plus de trente ans, Dominique Lanquetot, prêtre de la Mission de France, est en Algérie. Il réside dans un faubourg d'Alger, Hussein-Dey. En 1962, à l'Indépendance, il acquiert la nationalité algérienne et est embauché comme secrétaire médical. Cette année, il est venu en France réfléchir pendant un week-end entier avec les jeunes en formation à la Mission de France. Les articles ici présentés sont des extraits de cette rencontre.

Je bute de plus en plus sur le mystère de Dieu... Quel est ce Mystère ? Il se manifeste d'abord à moi comme une souffrance... un manque : celui de ne pouvoir partager, avec tous mes frères les hommes, le don reçu : la foi au Père, révélée par Jésus-Christ, reçue et vécue dans l'Esprit. Je me heurte à l'impossibilité de pouvoir partager avec tous la joie de ce don, l'espérance de ce don, de le partager explicitement, en termes clairs, en communion... Face à cette opacité vécue quotidiennement, j'interroge Dieu, je proteste, je trouve par moment cela injuste : pourquoi moi et pas les autres ?

Ma protestation est d'autant plus forte, plus insistante, que je me suis attaché, depuis 37 ans, à des hommes, à des femmes, à des enfants avec qui j'ai vécu fortement le quotidien, l'histoire du pays et de chacun... Ma protestation est d'autant plus insistante que, depuis 4 ans, dans la logique de mon itinéraire, j'ai reçu en charge une famille, celle d'un Algérien,

chaouia devenu chrétien. En raison des limites de son épouse et de contraintes du milieu, il n'a pu communiquer sa foi avec ses enfants et sa famille, et ceci durant toute sa vie. Peu de temps avant sa mort, il m'a confié ses trois derniers enfants qui avaient à l'époque 10, 12 et 22 ans. Avec ces enfants, que j'aime et que j'essaie d'éduquer, je ne parle pas explicitement de la foi telle que j'essaie de la vivre... Pourquoi moi et pas eux ? Comment se fait-il que Dieu ne soit pas plus reconnu, aimé et glorifié ? ... Il y a tant d'hommes dans le monde et dans l'histoire qui ne connaissent pas Dieu ou qui ignorent la manifestation de son amour en Jésus-Christ et dans l'Esprit. Si la foi en Dieu le Père est un don, pourquoi ne se fait-il pas mieux connaître aux hommes d'aujourd'hui ? A la limite, que fait-il ? Sa Parole ne serait-elle plus efficace ? Ou bien les hommes ont-ils la nuque si raide !

L'indifférence, l'ignorance des hommes à son égard n'est pas juste non plus pour lui. Sommes-nous devant le Mystère de la patience de Dieu ? Mystère d'autant plus présent que la densité de nos différences me paraît consistante et, à vue humaine, presque insurmontable. Aussi ne faut-il pas s'en tenir à ce Mystère, en prendre son parti ou bien continuer à chercher en prenant acte de mon impuissance, de mon indigence. Je sais que je ne peux mener cette recherche tout seul. Seul l'Esprit de Dieu peut me faire approcher ce Mystère... A cause de la connaissance de l'amour du Père, de ce que j'ai reçu par l'Eglise, et animé par l'Ecriture, je ne peux penser que Dieu fasse acception de personne. Finalement il ne peut être injuste, comme à certains moments j'ai pu le penser. Il ne peut se désintéresser des uns au bénéfice des autres, ni surseoir à son Amour vis-à-vis de certains... Sinon je serais en contradiction avec tout ce que j'ai reçu de la foi au Père, de Jésus-Christ fait homme, mort et ressuscité, qui récapitule en lui toute l'humanité. De même l'Amour du Père, manifesté en Jésus-Christ, précède tout homme, est donné d'avance et pour l'éternité.

Dans la foi, je ne peux remettre en cause l'existence de cet Amour universel de Dieu, sa permanence dans l'histoire, son anticipation pour tout homme « à venir ». Malgré les différences opaques et consistantes entre croyants, je crois que les traces de l'Amour de Dieu en tout homme sont des arrhes de cet Amour, don de l'Esprit par Jésus-Christ. Cette réalité me dépasse et, pour la retrouver, il faut me laisser guider par l'Esprit avec le moins de « bagages » possibles car c'est lui qui me fait découvrir et constater comment l'Amour de Dieu est aussi présent au cœur d'hommes et de femmes qui me sont étrangers ou différents par la foi.

Il faut que j'accepte de me laisser dépayser pour reconnaître la présence et l'œuvre de l'Esprit au cœur de ceux et de celles avec qui je vis. Je dois me mettre à l'écoute, à l'école de ceux qui, tout en parlant un autre langage que le mien, vivent aussi de l'Esprit, que l'Esprit conduit vers le Père. Cet exil conduit à simplifier ma prière pour l'autre, pour qu'il soit lui-même disponible à l'Esprit là où il est situé et dans sa propre langue.

Le lien entre nous c'est l'Esprit qui souffle où il veut, comme il veut, quand il veut. De toute manière, il cherche à nous mettre en communion dans l'Amour à partir de notre quotidien. Communion souvent passagère, provisoire, fugace mais qui demeure une anticipation du Royaume de Dieu, un avant-goût d'éternité où, selon le désir de Jésus-Christ, se réalise : « *Qu'ils soient uns comme nous sommes uns* ». Ce déracinement, cet exode, m'apparaît extrêmement lent, jamais terminé, susceptible d'être toujours remis en cause.

Pour apprécier la valeur de l'autre, pour percevoir le visage inconnu du Christ, il faut aborder l'autre sans a priori et sans précipitation pour faire des comparaisons avec ce que je crois. Comme me disait un ami musulman : « *Nous avons tous des attaches... Il faudrait nous considérer comme des nouveaux nés et repartir à la recherche de la vérité au-delà de toutes les religions... C'est le prix que Dieu nous demande* ». Cette phrase m'a fait

penser après coup à celle du Christ : « *Quiconque est de la vérité entend ma voix* ».

Les comparaisons viendront forcément dans un second temps et cela est même nécessaire pour discerner, apprécier. Elles ne seront pas pour moi le bouclier de la victoire :

* bouclier, au sens où je me défends à l'avance, où je n'ai aucune remise en question, aucune nouveauté à recevoir de l'autre ;

* de la victoire « *de toute manière je sais que c'est moi qui ai raison et que ma religion est la meilleure* ».

Cette attitude veut-elle dire que, dans ma rencontre avec l'autre, j'ai à mettre ma foi sous le boisseau ? ... Absolument pas. Je dois à tout prix être moi-même, tel que l'Esprit de Jésus m'a façonné jusqu'à aujourd'hui, dans mon cheminement et ma fidélité... à la lumière de l'Evangile... Je ne peux avoir le monopole de la connaissance de Dieu... Une seule certitude : l'Esprit convertit, met en communion et se servira peut-être pour l'autre de mon témoignage de vie, comme il le voudra et quand il le voudra. De même qu'il m'interpelle directement ou indirectement par des hommes différents de moi, au plan de la foi comme dans bien d'autres domaines. Et l'autre, après notre rencontre, restera probablement dans sa foi et moi dans la mienne. Peut-être que Dieu sera aimé et glorifié par l'autre plus que par moi. Dans la mesure où il s'agit d'une démarche d'Amour et d'adoration, il y a une certaine convergence. Dieu peut se faire aimer, glorifier, reconnaître d'une manière aussi belle, aussi sainte par des musulmans que par des chrétiens. A condition de croire que l'Esprit agit aussi au cœur de l'Islam pour façonner des hommes à la ressemblance de Jésus-Christ. Même si pour l'instant j'ignore cette ressemblance, que je dois découvrir.

Mystère de Dieu... mais cela ne me dispense aucunement de lutter pour être fidèle à l'Evangile de Jésus-Christ tel que l'Esprit me le fait com-

prendre dans mon quotidien... Comme dit Eloi Leclerc dans son livre *« Dieu plus grand »*⁽¹⁾, à propos de la visite de François d'Assise au Sultan : *« Il faut faire droit à l'autre dans sa démarche de foi sans rien renier pour autant de son identité chrétienne »*. Faire place à l'autre dans notre vie de foi, c'est toujours s'ouvrir au Tout Autre. Il s'agit pour nous de retrouver le Christ dans son exode. Peut-être devons-nous abandonner beaucoup de choses pour apercevoir dans les autres le Dieu plus grand dont nous parle notre foi. Le Vrai Dieu n'est jamais à notre mesure.

Pour terminer, je souscris volontiers à ce que Hans Kung écrit en conclusion de son ouvrage *« Une théologie pour le troisième millénaire »*⁽²⁾ : ... *« Une ouverture théologique aussi grande que possible à l'égard des autres religions ne balaie ni la conviction dans la foi, ni la question de la vérité [...] Pour moi comme croyant, pour nous comme communauté croyante, le christianisme, dans la mesure où il témoigne de Dieu dans le Christ, est certes la vraie religion. Mais aucune religion n'a toute la vérité. Dieu seul a toute la Vérité. Dieu seul - quel que soit le nom dont on l'appelle - est la Vérité »*. Les chrétiens non plus ne peuvent le comprendre, lui l'Incompréhensible. Ils ne peuvent prétendre l'avoir saisi, lui l'Insondable. Oui, le christianisme est lui-même en chemin, et nous ne sommes pas les seuls en chemin, nous le sommes avec des millions d'hommes de toutes les confessions et de toutes les religions imaginables. Ils vont leur propre chemin. Avec eux, nous sommes engagés de plus en plus dans un processus de communication où il ne devrait pas y avoir de place pour une lutte entre nous sur notre vérité et la leur. Chacun devrait plutôt être toujours disposé à apprendre, à accepter quelque chose de la vérité des autres et à communiquer quelque chose de sa propre vérité, sans esprit de jalousie.

(1) DDB. 1990.

(2) Seuil - 1989 - (pages 352-353).

Vie de foi en Islam

Dominique LANQUETOT

Pour vous parler de la foi en Islam, j'ai interrogé deux de mes bons et vieux amis que je vous présenterai dans un instant. Je leur ai demandé de réfléchir à la question suivante :

« En quels termes rendrais-tu compte de ta foi, de ta vie de foi - de ta connaissance (partielle) de Dieu à de jeunes européens de 25 à 30 ans se préparant à devenir prêtres ? ».

Répondre à cette question n'a fait problème ni à l'un ni à l'autre... Ils ont répondu séparément, chacun dans son style à lui. Je vais essayer de vous transmettre leur témoignage de la manière la plus fidèle possible, après vous avoir brièvement présenté chacun d'eux.

Ali

Ali, 62 ans, fils d'ouvrier, a été ouvrier puis éducateur de la jeunesse. Il a terminé comme inspecteur de la Jeunesse et des Sports. Marié à une Française, d'origine protestante, professeur de français, il a eu avec elle quatre enfants, mais il en a aujourd'hui cinq, car ils en ont adopté un autre. Leur maison est un espace de liberté. Il y ont accueilli, pour une période plus ou moins longue, au moins dix mamans célibataires ; actuellement, il y en a une chez eux.

Ali est un musulman convaincu, qui a fait le Pèlerinage. En parlant, il me disait : « *La Mecque ! C'est comme si un chrétien était à Bethléem la nuit de Noël et que le Pape disait la Messe tout seul pour lui... !* ». Ali accompagne Jacqueline, sa femme, à la messe aux grandes fêtes. Ils sont venus, tous les deux, à Pentecôte 90 ⁽³⁾.

Passons maintenant à la réponse à la question posée : « *Le premier volet de ma foi, c'est l'adoration. L'adoration est, pour moi, un devoir... La prière, je ne la vois que sous forme d'adoration* », dit Ali.

Comme il est dit dans la Sourate « Errahman » (Le Miséricordieux) ⁽⁴⁾, « *tout ce qui se trouve sur la terre disparaîtra. La face de ton Seigneur subsiste pleine de majesté et de magnificence. Quel est donc celui des bienfaits de votre Seigneur que tous deux vous niez ?* ».

Dire que Dieu a besoin des hommes est scandaleux. Qui sommes-nous pour dire que Dieu a besoin de nous ? C'est comme le fait d'attribuer à Dieu le Cantique des Cantiques, cela me choque. Par contre, remercier Dieu pour ce qu'Il me donne, me montrer reconnaissant, remercier Dieu pour les enfants qu'Il m'a donnés, qu'Il m'a prêtés, ainsi que pour tous les signes qu'Il nous donne... cela, oui ! Prier Dieu m'est indispensable. D'ailleurs, quand tu reçois une mauvaise nouvelle et que tu pries Dieu, cela ne change rien à la mauvaise nouvelle mais tu la vois autrement.

Le deuxième volet de ma foi, ce sont *les autres*. Vivre avec les autres, aller à la rencontre des autres est plus difficile que vivre avec Dieu, aller à la rencontre de Dieu. Il y a des moments où j'ai envie de péter la gueule aux autres... mais la religion, c'est des actes. Comme dit le Coran, « *si tu peux rendre à l'autre le mal par le bien, fais-le lui* » mais le pardon

(3) Le témoignage de Jacqueline et Ali, et celui de Mohammed, ont été publiés dans la Lettre aux Communautés n° 145.

(4) 55, 26-28.

est difficile et il nous est pourtant demandé « de ne pas dépasser trois jours sans parler à quelqu'un » (Hadith)⁽⁵⁾.

Quand je vais vers les autres, c'est dans le cadre de ma foi. J'investis. Comme le dit le Coran, dans la Sourate « El Zelzel » (Le tremblement de terre)⁽⁶⁾, « celui qui aura fait le poids d'un atome de bien le verra ; Celui qui aura fait le poids d'un atome de mal le verra ». Mais on ne sait plus aller vers les autres ; l'argent est devenu Dieu sur terre, et le mal est très prenant. Chacun porte son Diable en lui... En allant vers les autres, c'est d'abord vers l'Homme qu'il faut aller, le caractère religieux de chacun passe après.

Les juifs qui ont accepté de devenir chrétiens ont donc accepté Jésus, après Moïse et les Prophètes. Pourquoi les chrétiens n'acceptent-ils pas Mohamed, venu après Jésus ? Il est vrai que Dieu pourrait envoyer un autre Prophète après Mohamed et je ne sais pas si moi, musulman, j'accepterais de changer... De toute manière, « il n'y a pas de contrainte en religion ». Les croyants sont souvent plus intolérants que les athées. Chacun dit : « C'est nous qui avons la vérité » mais, en fait, la vérité, c'est Dieu.

Mohamed

Mohamed, 45 ans, orphelin de père très jeune, élevé par sa mère qui, pour éduquer ses deux enfants, n'avait comme ressources que les ménages qu'elle effectuait à la Casbah.

Poliomyélique, atteint d'une dilatation chronique des bronches, il a réussi à faire des études d'ingénieur et a été ingénieur de gestion à la

(5) Paroles et actes attribués au prophète Mohammed, mais non révélés comme le sont les versets du Coran. Les « hadith qodsi » sont ceux qui sont reconnus comme authentiques par la Tradition.

(6) 99, 7-8

S.N.S. (...). Marié à une femme illettrée, mais gentille et consciente, ils ont cinq enfants dont le dernier a 8 ans. Atteint d'une pancréatite chronique, il y a une dizaine d'années, il est aujourd'hui en invalidité, avec un très petit budget...

Nous nous connaissons depuis quinze ans. Il est venu à Pentecôte 90, avec Ali. Depuis cette année, à peu près tous les quinze jours / trois semaines, nous nous retrouvons pour lire le Coran, qu'il me commente. Ce que je vais vous résumer est à la fois la réponse à la question posée et des notes prises au cours de nos rencontres.

Ma foi

« Ma foi est la croyance en un Etre nécessaire, artisan transcendant. Comme Voltaire, je passe de l'admiration de l'objet à la vénération de l'artisan. Ou bien, comme Mohammed Abdou, je partage l'existence entre l'impossible, le contingent et le nécessaire, et cet Etre nécessaire que j'appelle Dieu.

Autrefois, la foi me gênait ; elle m'apparaissait diviser les hommes. Je me sentais déchiré entre mes amis et je me disais que si l'un des deux a tort, c'est injuste. J'étais musulman par hérédité ; je le suis devenu par option.

Aujourd'hui, pour moi, tous les Prophètes ne constituent qu'une communauté religieuse une et indivisible sous l'égide du Seigneur. C'est ainsi que la foi ne me révolte pas. Je ne suis pas le rival d'un autre croyant ou son ennemi, sinon ce serait pour moi néfaste. Le musulman n'est pas le rival du chrétien. Mohamed est le vœu exaucé d'Ibrahim (Abraham) et il est la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus dans la Sourate « Le Rang » au verset 6.

Il y a donc, entre nous :

- une fraternité de croyance ;
- une fraternité adamique ;
- une fraternité de la Terre.

Dieu n'est pas seulement le début de *tout*, Il en est aussi la *fin* : c'est vers Lui que tous nous retournons. Je crois donc en la survie pour tous.

Ma vie de foi

Je la passe assez peu en prière, hélas ! En réflexion, parfois et, de manière un peu volontariste, en cette ouverture à l'autre qui est moi-même. J'essaie de voir, d'écouter, de sentir, d'aimer Dieu en toute occasion, au travers de mon prochain et de tout ce qui est en rapport avec moi, non seulement les personnes mais les animaux et les choses... Comme le dit Ibn Arabi, « *il faut écouter par les oreilles de Dieu. Voir par les yeux de Dieu. Aimer et sentir par le cœur de Dieu* ».

J'essaie de lire Dieu à travers ses « Ayat », ces signes qui ne sont pas seulement les versets coraniques, les prophètes, mais aussi le déroulement de l'histoire, y compris et surtout peut-être l'histoire contemporaine, et enfin mon histoire personnelle et celle de mes proches. A propos d'histoire contemporaine, ce qui se passe aujourd'hui en Palestine, où se trouvent juifs, musulmans et chrétiens, est pour moi un appel de Dieu à la réconciliation, mais hélas ! ...

Je crois que c'est de cette manière que Dieu est présent pour moi. Il y a deux « hadith qodsi » que j'évoque souvent :

« J'étais un trésor caché ; j'ai voulu me faire connaître. J'ai créé l'Homme ».

« Si tu fais un pas vers moi, dit Dieu, j'en ferai dix. Si tu viens à moi en courant, je viendrai à toi comme l'orage ».

Le piège de Satan, c'est de vouloir réduire la vérité à celle que nous avons et que nous prêchons. Ainsi, on devient des rivaux, en essayant de diaboliser l'autre. Ma prière est souvent celle-ci : *« Dieu, fais-nous sortir de nos ténèbres vers ta lumière ».*

Je pense que Dieu admet la sainteté même en dehors de l'Islam. Il est plus que certain que le Seigneur ne nous a pas dotés d'un cœur pour que l'on se haïsse, ni de mains pour que l'on s'étrangle.

L'homme du troisième millénaire est celui qui se déterminera en conscience par rapport à Dieu, sans faire intervenir ni l'Eglise, ni la Mosquée. Voilà ! Je ne sais pas si, moi, je vous aide par mes pensées et mes prières comme je l'attends de toi, de vous par vos pensées et vos prières. Autrement dit, et c'est ainsi que je l'ai ressenti : *« Attendez-vous quelque chose de ma prière comme j'en attends de la vôtre ? Estimez-vous en avoir besoin ? Estimez-vous que notre prière est aussi valable, auprès de Dieu, que celle des chrétiens ? ».*

Ma vision de l'œcuménisme

« Il faut essayer de conscientiser les hommes sur les origines adamiques. Personnellement, j'essaie d'abord de réfléchir en homme.

Ma peur numéro un, c'est le repli identitaire. C'est ce qui se passe chez nous, en Algérie : il y a, d'un côté, des hommes qui tentent de relever les défis du siècle et d'autres qui ne veulent se référer qu'au temps du prophète et qui constituent les éléments les plus extrémistes du FIS. Nous sommes coincés dans la dialectique « repliement et ouverture ». Jusqu'où s'adapter au monde moderne sans trahir nos croyances, sans nous renier ? En ce sens, notre djihad doit être défensif, mais il ne faut pas avoir peur. Seuls, les extrémistes ont peur.

Musulmans et chrétiens, nous avons à être convaincus d'avoir une même mission universelle, mais en tant qu'hommes de même origine et non en rivaux, laissant chacun aller là où l'inspiration de Dieu le mène, mais en luttant cependant contre l'inculture religieuse, car toutes les religions doivent pouvoir se faire connaître et être connues des hommes.

Avant toute chose, il faut que chacun résolve le problème de son rapport personnel à Dieu. En matière de religion, je ne crois qu'aux conversions par option volontaire : il nous faut « voter ». Il faut que les familles et les sociétés acceptent cela par rapport aux individus : la conversion doit être acceptée comme une chose naturelle, c'est en ce sens que souffle le Seigneur actuellement, mais se convertir ne veut pas forcément dire sortir de sa religion, mais voir avec un autre regard, accepter un œcuménisme sain et saint.

Cela suppose que nous réfléchissions aux conditions du dialogue car nous avons tous commis l'erreur de considérer la guerre comme préalable à la mission. Accepter de dialoguer, c'est : abandonner ses rêves de puissance, accepter ses limites, être capable de reconnaître ses torts, abandonner toute attitude d'arrogance et d'orgueil.

Cet œcuménisme sain et saint ne doit pas être réducteur ni supprimer nos différences : à chacun sa religion ! ».

Dans cette attitude œcuménique, Mohamed K. se déclare plus à l'aise puisque, pour lui, sa foi concerne le terme de la Révélation et, sans vouloir en rien me heurter, il pense intégrer mieux que moi dans sa foi la personne de Jésus. Il pense qu'il en est ainsi pour tous les musulmans. Il poursuit :

« Le message de Mohamed, comme celui de Jésus, est un message universel que personne ne peut s'approprier. La comparaison devrait être faite entre la vie humaine de Jésus et celle de Mohamed, elle serait fructueuse. Avec Jésus, il y a une adaptation, une progression du message adressé à Moïse et, pour moi, Mohamed est la mouture définitive, où il y a à la fois du mosaïque et du chrétien. C'est ainsi que je me pose la question : *« Est-ce que les chrétiens originels étaient les premiers musulmans ou bien les premiers musulmans sont-ils les véritables chrétiens ? Je suis porté à répondre positivement aux deux »*.

A tous, à nous croyants et à nous qui sommes peut-être plus religieusement conscients, nous sommes interrogés par ce qui est fait en Bosnie, comme en Palestine. Mais aux chrétiens, qui sont les plus riches et les plus forts du monde actuellement, il pourra aussi être demandé : où est la compassion du Christ aujourd'hui ? Où est la charité du Christ quand on considère le problème de la dette des pays du Tiers-Monde, celui des taux d'intérêt, celui du marché des matières premières ? Où est le message de Jésus dans tout cela ? Les chrétiens se démarquent-ils assez de tout cela ? Sinon, pourquoi disent-ils qu'ils sont chrétiens ?

Tous, nous sommes devant l'indifférence religieuse mais, alors, face à cette indifférence, je deviens offensif. Il ne faut pas se taire, il faut dénoncer. Il faut soutenir celui qui souffre, prier et parler de notre foi dans un langage nouveau ».

Au revoir, Bébert !

Le 15 août dernier, Albert Grimaux nous quittait. Depuis de nombreuses années, il était un pilier du comité de rédaction de la LAC et veillait tout particulièrement à la qualité de son contenu et de sa présentation. Jean Marie Ploux s'est fait notre interprète à tous, le jeudi 19 août en l'église de Gathemo, le village natal de "Bébert".

Chers frères et amis,

depuis trois ans Bébert faisait tous les quinze jours le portrait de l'un de nous dans la Lettre d'Information de la Mission de France... Alors, comme dans la chanson : *Ami Bébert c'est à ton tour de te laisser parler d'amour*. Je vais essayer de le faire en partant de ce texte de l'Evangile qui est l'illustration concrète de la première lecture : hymne des premiers chrétiens que Paul a inséré dans une de ses lettres aux Philippiens.

Laver les pieds

Ainsi, sous nos yeux, Celui qui est considéré comme le Maître, se met aux pieds de ses disciples pour accomplir une tâche d'ordinaire réservée aux esclaves : leur laver les pieds. Les pieds qui marchent n'importe où et qui, par conséquent, pour des juifs, sont le lieu de l'impureté.

Etre aux pieds de quelqu'un, c'est la position de celui qui écoute et apprend d'un maître, c'est celle du disciple, comme le dit Paul dans les Actes : c'est aux pieds de Gamaliel que j'ai été formé...

Or voici que Jésus se met aux pieds de ses disciples, non pas seulement pour leur laver les pieds mais pour signifier que lui aussi reçoit d'eux un enseignement qui vient d'eux, de leur humanité, et qui vient de Dieu.

Et c'est bien aussi ce qui fut révélé à Bébert dans les dix années qu'il passa aux Sans Logis de Caen avec Maurice Fourquemin et toute la communauté mouvante qui, là, s'est formée et reformée. J'imagine que Bébert y avait été préparé par son enfance. Mais ce fut pour lui un véritable baptême en humanité et une révélation de ce qu'était le ministère qui lui avait été confié. Cela, il

ne l'oubliera jamais. Ce sera comme le révélateur, la pierre de touche de tout ce qu'il vécut ensuite. Là, il apprit à discerner, mieux, à sentir d'instinct, ce qui, sous les apparences, était vrai et ce qui était frelaté, ce qui sonnait juste et ce qui sonnait faux, ce qui était et restait en dépit de tout et malgré tous les masques et les défigurations, étincelle de vie en tout homme, témoignage de l'Esprit. Il sut alors aussi avec quelle facilité dérisoire on parle des pauvres et de la pauvreté - comme de la souffrance - sans savoir ce qu'elles sont, et que, souvent, il vaudrait mieux se taire. Il comprit également qu'il ne suffit pas d'être avec les pauvres et de partager leur condition pour voir la réalité telle qu'elle est, mais qu'il fallait aussi travailler pour déceler les causes structurelles, sociales, économiques, politiques, culturelles de la pauvreté et si possible s'attaquer à ses racines.

Marcher pieds nus

Laver les pieds, en Orient, c'est aussi un geste d'accueil qui permet à l'hôte d'être chez lui dans la maison, et de partager le pain et le sel de la confiance et de l'amitié. Mais, comme dirait Péguy, ou comme le peint Renbrandt dans cet Evangile dont Bébert aimait le commentaire par Paul Baudiquey, il n'y a que les gens aux pieds sales qui ont besoin qu'ils soient lavés. Il faut avoir marché pieds nus, s'être écorché la peau aux pierres du chemin pour connaître le bonheur de l'eau. J'aime que Bébert soit mort en route, et tourné vers Lisieux qui fut toujours pour lui, comme pour beaucoup d'entre nous, un lieu source.

Il faut accepter de marcher, mais il faut aussi regarder ses pieds et reconnaître qu'ils sont salis... Pierre, dans cet Evangile, montre que cela ne va pas de soi. Il fallait que celui qui serait désigné comme premier responsable de ses frères dans la foi et le ministère, sache reconnaître qu'il était pêcheur, fragile, faillible, et nous savons dans quelle détresse et larmes amères il le fit, après avoir dit trois fois : *"je ne connais pas cet homme"*. Tous, nous sommes appelés à cette reconnaissance de nous-mêmes dans notre fragilité et notre pauvreté intérieure, sans quoi nous ne pouvons pas non plus connaître l'homme et le reconnaître comme notre frère.

Ne pas tricher avec notre condition d'homme

Combien de fois avons-nous entendu Bébert intervenir pour que nous ne trichions pas avec nous mêmes, avec notre condition d'homme ... Rappeler que l'homme a besoin de signes et de beauté pour être heureux, forcer ces "gros durs" de l'équipe BTP à reconnaître leur sensibilité, ouvrir les chemins de l'émotion, non seulement l'émotion bourrue et maladroite des chantiers, mais les larmes de la tendresse... Bébert se disait volontiers anarchiste. Et certes, c'était par goût de la liberté. C'était à mes yeux beaucoup plus par sens de la vérité. J'ai toujours aimé en lui cette

vigilance à faire apparaître la face cachée, fragile, vivante, derrière les façades, les rigueurs de l'institution, les partis pris qui deviennent des étroitesse et des sectarismes... Beaucoup de prêtres mariés, beaucoup de prêtres en des périodes difficiles de leur vie, ont trouvé aussi en lui un frère qui savait écouter et qui respectait l'amour où qu'il se trouve, et sous quelque forme qu'il se manifeste.

Se laisser laver les pieds

Apprendre à se laisser laver les pieds, Bébert l'apprit aussi en 1984, à l'hôpital, quand il entra en dépendance des autres. Tout en admirant le dévouement et la compétence d'équipes soignantes, sans lesquelles il n'aurait pas encore vécu presque dix ans, il s'était senti dépossédé de lui-même, de son corps: abandonné aux soins, aux gestes de la toilette, au dénuement, jusqu'à devenir une chose aux mains des autres. Et c'est là qu'il avoua un jour : *"Je me croyais fils unique, je ne savais pas que j'avais tant de frères"*. Ceux de l'amitié qui lui rendaient visite ou lui écrivaient, ceux de la souffrance aussi...

Cette position basse du Christ - le Très Bas selon Christian Bobin - face à chacun de ses disciples est pour eux un lieu où se reconnaître. Ce n'est pas de Très Haut, dans l'écrasement de la puissance ou de la honte que cela est possible. C'est en se voyant comme dans un miroir, celui des gestes, celui des yeux, celui des paroles d'un autre, que chacun peut se dévoiler et se dire. Et Bébert s'est mis aussi dans cette position du serviteur, du révélateur des autres. De lui même et sur lui même il a peu écrit, mais il a mis toute son intelligence et son talent au service de la vérité profonde des autres. Il l'a fait dans une admirable pédagogie tout au long de sa vie, aux Sans-logis, dans les services de la Mission de France, à l'année de Fontenay, au comité de rédaction de la LAC, à la Lettre d'Information par ses "portraits", au Conseil Presbytéral, dans l'équipe des BTP qu'il a en quelque sorte conduit à découvrir les racines spirituelles qui la nourrissaient : le désert, le dépaysement et la rencontre de l'autre, le terrassement dans tous les sens du mot, et aussi la plantation, l'Exil et ses rencontres, la soif de libération de l'Exode.

Familier des gens déracinés, Bébert savait aussi, mieux que beaucoup, à quel point les hommes et les peuples ont besoin de mémoire et d'ouverture des frontières. Les dossiers *Au delà de l'Hexagone*, avec l'extrême diversité de leurs thèmes, en sont un témoignage, comme son travail de relecture de l'itinéraire des prêtres sur les chantiers.

L'effacement de Dieu dans l'humain

Enfin, dans cette contemplation de Jésus aux pieds de ses disciples, comment ne pas voir l'effacement de Dieu dans l'humain ? La réaction de Pierre est encore celle d'un homme qui voit en Jésus l'envoyé de Dieu, d'un Dieu imaginé comme le contraire de l'homme et en face de qui l'homme ne percevrait que son indignité. *'Tu comprendras plus tard...'* Pierre, en effet, comprendra, presque trop tard, dans les larmes, quand Jésus sera réduit à tellement rien que Pierre aura perdu en lui toute confiance. Alors il entrera dans ce mystère de l'absence de Dieu, ou plutôt de son effacement en l'homme. Et ceci n'est pas étranger au ministère des prêtres ouvriers et, plus largement de tous ceux qui ont engagé leur ministère dans la monotonie des jours et le travail, pour être compagnons de celles et ceux pour qui Dieu n'est plus ou pas réalité vivante et appelante au creux de leur existence. Présence d'effacement et de silence pour une autre transparence et une parole neuve.

Si Bébert avait accepté de figurer dans la Casette vidéo mettant en scène l'Absent du Samedi, c'est qu'il était habité par ce mystère. Cela expliquait sans doute sa retenue dans l'expression de sa foi et sa pudeur. Trop souvent nos paroles sont un verbiage pieux et abstrait qui dit Dieu dans une fausse expérience de sa présence et de son évidence. Dieu est une présence effacée en l'homme, car de tout homme et en tout homme il est l'Appel le plus secret et le plus profond. Etincelle de Vie, dont Bébert disait qu'elle subsiste en chacun, fût-il le plus abîmé par le malheur ou l'injustice.

Et c'est bien là qu'il faut réentendre cet hymne aux Philippiens: Le Christ ne s'est pas agrippé comme un avaré à sa condition divine, mais se comportant comme un homme il fut reconnu comme Homme et c'est dans cette reconnaissance de la simple et pleine humanité de l'homme, dans le dénuement accepté, que Dieu apparaît en l'homme et que l'homme se révèle aussi dans sa condition divine.

L'Evangile à hauteur d'hommes... c'est devenu l'un des maître-mots de la Mission de France. Grâces soient rendues à Bébert et à Celui qui l'inspira de l'avoir vécu un peu sous nos yeux.

Jean-Marie PLOUX
19 Août 1993